

Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica
Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft
Band: 79 (2022)
Heft: 2

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Philippe Rousseau: Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή. Destin des héros et dessein de Zeus dans l'intrigue de l'Iliade. Atelier National de Reproduction des Thèses, Villeneuve d'Ascq [2019]. 2 vol., 894 p.

Das vorliegende Buch beruht auf einer Dissertation, die 1995 an der Universität von Lille vorgelegt und 1997 leicht überarbeitet in Form von Microfiches veröffentlicht wurde. Die gedruckte Version von 2019 ist also identisch mit dem Text von 1997 und wurde lediglich durch ein Vorwort ergänzt, in welchem der Autor seine ein Vierteljahrhundert zurückliegende Arbeit in eine wissenschaftsgeschichtliche Perspektive bringt, aber auch begründet, warum er sie nicht aktualisiert hat. Das Ziel der Studie war es, eine These weiterzuverfolgen, die namentlich W. Kullmann energisch vorangetrieben hatte (*Philologus* 99 [1955] 167–192), nämlich dass die Wendung Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή in Hom. *Il.* 1,5 nicht den unmittelbaren Gegenstand des Epos meint, also Zeus' Unterstützung des zürnenden Achilleus, sondern seinen übergeordneten Plan, durch den Trojanischen Krieg grosse Teile der Menschheit zu vernichten und damit die Erde von ihrer Last zu erleichtern. Diese These wird von Rousseau in sehr komplexer Form weiter ausgeführt, wobei er vor allem auf den paradoxen Umstand abhebt, dass die Lagermauer, die die Griechen am Ende des zweiten Kampftages errichten, zur Falle für die Troer wird, die zwar die Mauer erstürmen, aber damit auch die Gegenreaktion auslösen, die über den Kampfeintritt des Patroklos und die dadurch verursachte Rückkehr des Achilleus schliesslich zur Eroberung Trojas führt. Mehr Mühe als mit diesen Diskussionen zum Mauerkampf hatte der Rez. daher mit Rousseaus Erweiterung dieser These, wo er auch die unglückliche Heimkehr vieler Griechen und sogar die nur potentiell erwähnte Zerstörung von Argos, Sparta und Mykene (*Il.* 4,51–56) als Teil von Zeus' Plan betrachtet (S. 358 und 413 bzw. S. 255–258). Denn die unglückliche Heimkehr vieler Troja-Kämpfer entspricht in erster Linie dem Willen der Athene und Zeus erscheint in diesem Zusammenhang nur sekundär als allgemeiner Garant der Rechtsordnung (*Od.* 3,130–147; *Nostoi* bzw. Prokl. *Chr.* p. 94 l. 3 Bern.), während von den drei genannten Städten zumindest die ersten beiden auch in nachmykenischer Zeit blühende Poleis blieben. Überhaupt beruht Rousseaus Diskussion ganz auf dem (unausgesprochenen) Grundgedanken, dass die Episode der μῆνις, die Zeus' Absicht zum Teil schon selbst realisiert und ihr zum Teil den weiteren Weg ebnet, Erfindung des Iliasdichters ist. Diese traditionelle Sichtweise ist aber in jüngerer Zeit zunehmend fragwürdig geworden (cf. Rez., *Classica: Revista Brasileira de Estudos Clássicos* 32,1 [2019] 97–129). Insgesamt bleibt somit in Bezug auf diese späte Druckfassung ein zwiespältiges Gefühl: Anstelle des anastatischen Drucks der Arbeit von 1997 wäre sicherlich eine Neubearbeitung und starke Straffung der Verbreitung von Rousseaus Thesen förderlicher gewesen, und der Text von 1997 mit seiner reichen Dokumentation hätte leicht in Form einer elektronischen open-access Publikation allen Interessierten zum vertieften Studium zur Verfügung gestellt werden können.

Peter Grossardt, Leipzig

Sappho. Lieder. Hrsg. und übersetzt sowie mit Anmerkungen und Nachwort versehen von Anton Bierl. Reclams Universal-Bibliothek 14084. Reclam, Stuttgart 2021. 447 S.

Paru début 2021 – le recenseur s'excuse de n'avoir pu présenter le fruit de sa lecture à temps pour la précédente moisson des comptes rendus du *MH* – dans la collection orange

(bilingue) des éditions Reclam, ce livre est plus important que ne le laissent supposer son petit format et son prix modique (€ 14,80). En ampleur d'abord: près de 450 pages pour les maigres restes de la poésie de Sappho, cela montre le grand travail de l'éditeur-traducteur – et interprète – pour y donner accès. En substance ensuite: non seulement il s'agit d'une des premières éditions – la première avec traduction allemande – à inclure les nouveaux fragments publiés en 2004 et 2014, mais elle est également pourvue d'un appendice critique qui, dans la bonne moitié du volume, donne les clés nécessaires à l'appréhension de ces bribes poétiques aussi fascinantes que difficiles à saisir. En rigueur aussi: la traduction est claire et fiable, les détails techniques nets (référencement, notes de texte, explications des signes, abréviations, aperçu des mètres); surtout, les notes de commentaire, à la fois riches et succinctes, sont très bien informées et à jour – comme on peut l'attendre de la part d'Anton Bierl, chercheur de pointe sur Sappho et *core-member* du réseau de spécialistes *Greek Song* – et constituent un pendant maniable au monumental commentaire de Camillo Neri paru un peu plus tard la même année, auquel on peut se référer pour des détails exhaustifs (plus de 1000 pages denses d'un bien plus grand format). En qualité didactique enfin: le *Nachwort*, qu'on aurait encore préféré en introduction au volume plutôt que relégué à la fin (contrainte éditoriale, bien sûr), traite de façon simple et fluide les multiples questions et discussions critiques sur la figure de Sappho, sa poésie, son éros, son contexte social, et sur la perception de ces aspects à travers le temps, tant dans la réception en général (notamment allemande) que dans les divers courants critiques. Bierl s'y positionne clairement dans le champ de l'analyse pragmatique, insistant de façon convaincue et convaincante sur la culture chorale (étendue à l'idée de «virtual chorality» qu'il défend, où le chœur constitue le cadre général de référence, aussi dans les poèmes monodiques) et sur la corporalité («Leiblichkeit») qui caractérise l'incarnation du *je* dans la performance chantée et dansée en contact étroit avec les autres membres du groupe.

Les réserves, minimes, n'enlèvent rien aux mérites de l'ouvrage. La principale question me paraît celle de son adéquation à la collection qui l'accueille: le format est poussé à ses limites, mais reste contraignant. L'auteur (p. 223–225) renonce aux *testimonia* et aux renvois précis aux positions critiques. Pour le texte grec, il suit logiquement Voigt (à quelques détails près, parfois non expliqués), mais rétablit l'ordre du livre I de l'édition alexandrine tel qu'on peut maintenant le préciser, sans changer la numérotation, dès lors discontinue (les fr. 5, 9, 9a/26a, 26/26b, ø/5 A s'intercalent entre 18a et 19) – choix peu lisible mais rigoureux, comme celui de donner deux fois (séparément et en combinaison) deux groupes de fragments ayant fait l'objet de collages (68a+70+75a et 86+67a+60+65+66c). La traduction a le caractère documentaire recherché (p. 444–445), même si le naturel de l'expression sapphique n'est hélas pas toujours perceptible «in seiner schlichten Blösse» (p.ex. dans le poème 1 à Aphrodite: «ich flehe dich an, / bezwinde mir nicht mit Ekeldrangsalsal und quälendem Kummer, / Herrin, mein Gemüt, / sondern hierher komme ...», puis «Du aber, o Glückselige, / lachtest mit unsterblichem Antlitz mich an ...»). Et fallait-il vraiment introduire un «Vater» très conjectural face au seul π- initial du nouveau poème des frères? Mais dans l'ensemble, ce petit volume offre assurément un accès aisé et fiable à la poésie de Sappho telle qu'on peut la comprendre aujourd'hui.

Olivier Thévenaz, Lausanne

Chariton von Aphrodisias: Kallirhoe. Kommentar zu den Büchern 1–4 [von] *Manuel Baumbach, Manuel Sanz Morales*. Winter, Heidelberg 2021. 332 S.

Mit diesem reichen, für die ersten vier Bücher auf Baumbachs Habilitationsschrift aufbauenden (12) Kommentar zu Charitons Kallirhoe legen B.-S. ein Arbeitsinstrument vor, das den Roman nicht nur textkritisch, sondern auch inhaltlich auslotet (11) und jedem, der sich für das Genre des antiken griechischen Romans interessiert, fortan unentbehrlich sein wird. Obwohl der Autor selbst als Person unbekannt bleibt und eine genaue Datierung des Romans nicht möglich ist (13–15), wird man «Chariton» nunmehr nicht länger als seichte Unterhaltungsektüre betrachten wollen: B.-S. zeigen schön auf, wie unser Autor den jeweiligen Kontext der verschiedenen, den Roman durchziehenden Homerzitate für seine Belange nutzbar macht (vgl. insb. den Kommentar zu 1.4.6, 1.7.6, 2.9.6, 4.7.5). Desgleichen werden auch die zahlreichen poetologischen Ausführungen hervorgehoben und daraus der richtige Schluss gezogen, dass es sich bei diesem Roman um ein Werk grosser Qualität und anspruchsvoller Subtilität handelt. Die im Einführungsteil formulierten Beobachtungen zu Sprache und Stil (27–63) sind dabei ebenso nötig wie hilfreich für jeden, der den A. in seiner ganzen Tiefe erfassen will; man hätte sich vielleicht vermehrte Verweise darauf auch im Kommentarteil vorstellen können (z.B. bei der Diskussion 1.9.6 des Aorists ἐθάρησεν). Sehr geschätzt hat der Rez. die meist extensive Behandlung der vielen, aufgrund der prekären Überlieferungslage mehr als verständlichen Textprobleme und der (ebenfalls recht zahlreichen) Konjekturen der modernen Forscher (z.B. Cobets Vorschlag, in 1.1.4 ἐτήρησε zu schreiben), die manchmal auch einfach in der berechtigten Verteidigung des überlieferten Textes bestehen können (so insb. 4.7.6, wo sich B.-S. richtig für die Beibehaltung von τοῖς πᾶσι einsetzen). Die Tatsache, dass der zugrundeliegende Text auf der Neuausgabe von Sanz beruht, führt manchmal dazu, dass einer Konjektur der Vorzug gegeben wird, die selbst bei den Kommentatoren umstritten gewesen zu sein scheint (vgl. 3.6.7 <δουλεῦουσιν vs. <πτωχεῦουσιν>), oder dass eine Textvariante verteidigt wird, die nicht wirklich zu überzeugen vermag (z.B. 1.1.15 προσδραμὼν αὐτῇ κατεφίλει; 1.6.1 ψῆφον ἔθεσαν). Hingegen sind die vielen Realien zu damaligen Sitten und Gebräuchen (z.B. 1.1.4 zum Liebeswerben; 1.5.2 zum Wert einer Aussage eines gefolterten Sklaven; 2.1.8 zum *terminus technicus* für «Entführer») ein echter Gewinn und helfen, die vom A. verwendeten Bilder in ihrer ganzen Breite zu erfassen. Die umfangreiche Bibliographie (293–332) bestätigt denn auch, dass der hier vorgelegte Kommentar äusserst breit abgestützt ist. Mit Spannung erwartet man den zweiten Teil: Die Charitonlektüre ist jetzt schon nicht mehr dieselbe wie vor dem Erscheinen des ersten Bandes, was sehr zuversichtlich stimmt.

Orlando Poltera, Domdidier

Plotin: Traité 30 (III, 8). Sur la nature, la contemplation et l'Un. Introduction, traduction, commentaire et notes par *Bertrand Ham*. Bibliothèque des textes philosophiques: les écrits de Plotin. Vrin, Paris 2021. 209 p.

«Nous avons en ce traité la production la plus caractéristique et peut-être la plus achevée, au point de vue de la forme et de la pensée, de toutes les œuvres de Plotin» (É. Bréhier, 1925); «Ce livre de Plotin est un de ceux où se manifeste le plus l'originalité de son génie» (M.-N. Bouillet, 1859). Ces jugements, déjà anciens, invitent à la lecture de ce traité intitulé par Porphyre, l'éditeur des *Ennéades*, «Sur la nature, la contemplation et l'Un» ou aussi simplement «Sur la contemplation». Les lecteurs francophones ont à leur disposition plusieurs bonnes traductions récentes, depuis celle d'É. Bréhier: celles de J.-F. Pra-

deau (GF Flammarion, 2006) – non citée dans la bibliographie de Ham, mais utilisée –, et la dernière en date – parue quelques mois avant l'ouvrage de Ham, mais que ce dernier n'a pu utiliser –, celle de J.-M. Narbonne dans la collection «Budé» (t. II.3, 2021, avec un texte grec renouvelé). La traduction de Ham, fortement articulée par l'insertion de titres et de sous-titres (comme le veut la collection), est précédée d'une introduction et suivie d'un long commentaire continu (plus de 100 pages pour 16 pages de grec dans l'édition Henry-Schwyzler). Il faut dire que le style de Plotin est quelque peu déroutant, par sa concision, sa densité et son «hypotexte» (p. 133) ou intertextualité implicite (surtout Platon et Aristote). Comme le relève l'auteur, «chaque exposé de Plotin suppose chez ses auditeurs [comme le philosophe Porphyre!] une connaissance préalable de l'ensemble de sa doctrine dont seulement quelques éléments sont activés en fonction de la question non évidente traitée» (p. 126).

Le traité 30, de la maturité de Plotin, part d'une thèse paradoxale (παράδοξον): «Toutes choses désirent la contemplation (θεωρία) et visent à cette fin, non seulement les animaux raisonnables, mais aussi les animaux privés de raison, et le principe de croissance dans les végétaux et la terre qui les engendre» (ch. 1, p. 41). Plotin va donc montrer que, à chaque niveau de réalité où se rencontrent une forme de vie et de pensée, depuis l'Intellect (Νοῦς) – archétype désirable de toute contemplation –, jusqu'aux raisons (λόγοι, principes formels) de la nature (φύσις), se rencontre une forme de contemplation, c'est-à-dire de connaissance, appropriée à chacun, et hiérarchisée dans un rapport de modèle à image, de la plus essentielle et uniforme à la plus obscure et relâchée, et que cette activité contemplative est *productrice* d'objets de contemplation – l'ultime production, elle-même improductive, étant celle de la forme sensible des êtres naturels (et artificiels). L'Un ou le Bien au-delà de l'Intellect, comme la matière en deçà de la nature, ne manifestent pas cette activité entachée à des degrés divers de la dualité sujet-objet, le premier par suréminence, la seconde par épuisement complet de cette faculté. Sous cette présentation schématique, on devinera les caractères essentiels de la doctrine des trois hypostases dans son affirmation de la *continuité* de la production de toutes choses et dans sa dynamique descendante, par la dégradation de la procession, et ascendante, par la conversion de chaque réalité vers son principe. «Tout vient de la contemplation et est contemplation» (πάντα ... ἐκ θεωρίας καὶ θεωρία, ch. 7, p. 55) et «toutes choses désirent la contemplation» (ch. 1, p. 41).

Il reste que, pour un lecteur, disons, aristotélicien, la manifestation à des niveaux de conscience de degrés et de nature si différents (Intellect, Âme du monde, âme humaine, âme végétative, nature privée de raison) d'une activité psychique ou intellectuelle comme la contemplation – notion métaphorique fondée sur le regard dirigé vers un objet –, qui plus est, associée à la *praxis* et à la *poiësis*, demeure surprenante; même si l'on doit admettre que l'unité logique de la notion de contemplation relève ici, non de la pure homonymie, mais de ce qu'on appellera l'analogie d'attribution (le πρὸς ἐν καὶ ἀφ' ἐνός). À l'issue d'un parcours brillant et exigeant de haute métaphysique spéculative, le paradoxe demeure comme tel.

Notons encore que l'hypothèse que reprend l'auteur, selon laquelle le traité 30 engagerait une polémique contre les gnostiques, qui se prolongerait sur les traités suivants, jusqu'au point d'orgue du traité 33, intitulé précisément «Contre les gnostiques» (formant une «tétralogie antignostique»), ne semble ni évidente, ni indispensable. Quoiqu'il en soit, on peut lire le traité 30 comme un traité autonome.

Corrigenda: P. 17: supprimer «que» dans la première citation; remplacer «le» par «la» dans la seconde citation (3 fois); p. 46 et 56: 7 et 2 ne doivent pas être en gras (confusion avec les numéros des chapitres); p. 46, 1^{er} §: chacune; p. 51: une âme; p. 53: elle-même; p. 63, dernière ligne: quant à être; p. 72: en train de *jouer* (*non* jouir); p. 73: *helkousa*; p. 77: ce qui *est* essentiel; p. 82: écrasent; p. 100: le préfixe *sun-*; p. 103: peut être; p. 110: non-identité; p. 117: non-plénitude; p. 127: La deuxième; p. 133: subsistant (*non* substituant); p. 150: Les deux; p. 158: ne peut donc être; p. 167: *qui* l'achève; p. 169: celui de la vision.

Jean-Pierre Schneider, Neuchâtel

Emanuele Castelli: La nascita del titolo nella letteratura greca. Dall'epica arcaica alla prosa di età classica. Untersuchungen zur Antiken Literatur und Geschichte 148. De Gruyter, Berlin/Boston 2020. XVI, 373 p.

Per i tipi di De Gruyter, al n° 148 della collana «Untersuchungen zur Antiken Literatur und Geschichte», è pubblicato, a firma di Emanuele Castelli, un ricco, denso e dettagliato volume che, in estrema chiarezza comunicativa, rigoroso impianto metodologico e notevole supporto di testimonianze, affronta il problema della genesi del titolo nelle opere della letteratura greca, dagli albori sino alle soglie dell'età ellenistica. L'opera, destinata a diventare un irrinunciabile punto di riferimento per gli antichisti, si divide in tre grandi parti: 1. «Teoria e metodo»; 2. «La poesia greca tra età arcaica e classica e l'avvento dei titoli»; 3. «La prosa greca dagli albori all'avvento dei titoli». Con un'impostazione del lavoro giustamente definita «mai catalogica, ma storica», e con un atteggiamento che è sempre improntato a estrema prudenza e motivata cautela nel pronunciamento delle tesi, Castelli prende l'avvio dal contributo pionieristico fornito al soggetto dell'indagine da parte di Lohan e Nachmanson; si allarga quindi a considerare l'apporto degli studi di Schubart (1907) in merito alla presenza dei titoli nella tradizione papiracea; si sforza di dare una definizione del titolo stesso che, iscrivibile nella categoria dei paratesti, egli identifica come «la denominazione del testo [...] fissata per iscritto sulle soglie fisiche del testo stesso»; si sofferma quindi su questioni di natura lessicale, quali, ad esempio, la differenza che intercorre tra *nomen* e *titulus*, che, sulla scorta di Lohan, definisce, rispettivamente, il primo come semplice appellativo del testo e il secondo come designazione dello stesso sulla soglia libraria.

Nella sezione del volume consacrata alla poesia, Castelli rimarca come sia l'epica sia la lirica, essendo entrambe destinate a performance orali, non necessitarono di titoli. L'aedo nel primo caso si limitava a invocare la divinità e a fare menzione del punto di attacco del racconto ovvero del tema affrontato. La lirica, poi, era di solito tramandata in *corpora* all'interno dei quali, per indicare i singoli componimenti, si usava citare l'*incipit*. Unica necessità era la rivendicazione della paternità, forma arcaica di indicazione di un titolo. È invece nella poesia drammaturgica, e dunque negli agoni, che Castelli ravvisa la necessità, per la prima volta, di corredare le opere a concorso con un titolo. Come già Wilamowitz aveva rilevato, occorre distinguere, relativamente ai titoli dei drammi, una fase teatrale (ossia agonistica) e una fase libraria, l'unica nella quale essi furono veramente necessari.

Ma è nella sezione sulla prosa che il volume si presenta in tutto il suo ampio respiro, con un *excursus* che parte dalle sue manifestazioni pre-erodotee, le quali, rigorosamente orali, erano caratterizzate dalla presenza di un proemio dalla struttura bipartita, con una formula introduttiva pronunciata da una persona diversa dall'autore e seguita

da un discorso in prima persona dell'autore stesso; formula proemiale, questa, che, come precisa giustamente Castelli, non può considerarsi un titolo, e che dunque ci fa capire l'esigenza, tardivamente apparsa, di apporre titoli diversi, e sovente generici, a opere che in origine non ne avevano. Chi abbandonerà la struttura dell'esordio bipartito sarà per l'appunto Erodoto, il quale comunque, così come il suo successore Tuciddide, non correderà di un titolo la sua opera. Nata da λόγοι separati e solo secondariamente uniti in un progetto più ampio, essa verosimilmente sarà stata immaginata, nell'intenzione dell'autore, come una ἀπόδεξις ἱστορίας, espressione che di fatto non è nemmeno essa un titolo vero e proprio. Né tali sono quelle utilizzate nella tradizione manoscritta di Tuciddide per indicare i libri della sua opera, e che oscillano tra ἱστορία e συγγραφή. La grande rivoluzione avviene con Senofonte il quale nella prosa può veramente definirsi l'inventore del titolo. Egli infatti, dedito a molteplici generi letterari, elimina il legame tra nome dell'autore e titolo da una parte e sede esordiale dall'altra; trae spunto dalla prassi drammaturgica; correda le sue opere di titoli d'autore che, infatti, si presenteranno stabili nella tradizione manoscritta. Lo stesso *habitus* Castelli riscontra in Isocrate, ma non in Demostene. Tale difformità è dallo studioso da attribuirsi al fatto che quest'ultimo non si occupava personalmente della pubblicazione delle sue orazioni, ma le affidava al suo *entourage* di collaboratori, cui era dunque anche rimessa l'intitolazione delle medesime. Il denso volume passa poi ad analizzare la filosofia di IV secolo e dunque si conclude con un interessante capitolo sulle testimonianze iconografiche relative ai titoli delle opere e sui loro limiti, nonché con una dotta e documentata appendice sulla *quaestio* filologica delle *Elleniche* di Senofonte.

Un'opera, dunque, veramente meritoria, di cui si auspica la continuazione, come promesso dallo stesso Castelli, il quale accenna alla volontà di rimandare a un secondo momento l'indagine del titolo nelle pratiche letterarie più tarde, di età ellenistica e poi romano-imperiale, e soprattutto nei testi patristici.

Rocco Schembra, Catania

Martin J. Cropp: Minor Greek tragedians. Fragments from the tragedies with selected testimonia. Volume 1: **The fifth century.** Aris and Phillips Classical Texts. Liverpool University Press, Liverpool 2019. 296 p.

Questa edizione con traduzione e annotazioni di una selezione di testimonianze e virtualmente la totalità dei frammenti dei tragici cosiddetti minori di VI e V secolo a.C. (Tespi, Cherilo, Frinico, Pratina, Polifrasmonne, Aristia, Euforione ed Eueone, Aristarco, Neofrone, Euripide I e II, Ione, Acheo, Iofonte, Filocle I, Senocle I, Agatone, Crizia, Diogene), si fonda in larga parte sul vol. I dei *Tragicorum Graecorum fragmenta* (TrGF), ma non mancano casi in cui i frammenti siano ordinati o ricostruiti diversamente (vd. Crizia, F 3. 4). In una introduzione compatta e informativa viene delineata la storia della tragedia di V secolo e viene dato conto delle fonti epigrafiche (fasti, didascalie, liste di vincitori) e letterarie (ad es. Aristofane, Aristotele, Plutarco, Ateneo, Stobeo, Esichio di Alessandria, Fozio, *Suda* e scolii); segue una breve sezione, dove si esplicitano le esigenze e i criteri dell'edizione: essa intende sopperire alla mancanza di uno strumento relativamente accessibile a chi si interessi dei tragici non canonici, traditi solo frammentariamente.

La presentazione delle testimonianze (T) è limitata a quelle inerenti all'evidenza di carattere generale su vita, produzione drammatica, stile, reputazione etc. dei singoli poeti, mentre quella dei frammenti (F) include, oltre ai frammenti veri e propri con testo tragico, le testimonianze sulle singole tragedie (ad es. titoli, sommari delle trame, para-

frasi, evidenza iconografica). Ogni poeta tragico e ogni titolo sono preceduti a loro volta da un'introduzione aggiornata alla bibliografia più recente. Il testo è accompagnato da un apparato critico circoscritto a correzioni di una certa rilevanza per l'intendimento del testo. Sotto una rubrica a parte ('Brief fragments') sono raccolti quei frammenti che consistono di singole parole o espressioni isolate, che non vengono trattate con lo stesso dettaglio dei frammenti più consistenti. In generale il testo delle fonti è presentato con un contesto più ampio di quanto non si faccia in *TrGF*, al fine di permettere una maggiore comprensione dei frammenti stessi. I tentativi di ricostruzione delle trame sulla base della scarsissima evidenza dei frammenti non è del tutto rinunciataria – come si raccomanda per le tragedie tratte da miti ricorrenti le cui linee essenziali sono certo ricalcabili più agevolmente di quanto non accada per i frammenti comici –, ma resta sempre improntata a un equilibrato e prudente giudizio.

Di séguito alcune questioni di dettaglio per lo più di naturale testuale ed esegetica. Per Thesp. T 2 non viene prudentemente accolta l'integrazione di Boeckh (ancora in Snell) ἐν ᾧστ[ε]ι, rilevante per la storia del teatro in quanto unico documento di Dionisie cittadine in età pisistratea. Per le *Fenicie* di Frinico viene ipotizzata la presenza di «a secondary chorus or silent group» formato da vecchi persiani (p. 39); per i fr. 16b–c e 20–24 viene suggerita la paternità dell'omonimo poeta comico (p. 42 n. 13). In Ion. F 43c vengono accolte alcune correzioni di rilievo come τροπαῖος per il trådito τροπαῖον e αῦρα (congettura di Hunger) per ἄβρα. Su Ioph. T 5(b) viene resa alternativamente al trådito τραγωδία anche la congettura di Schuringa τραγωδίας («or tragedies?») riferendosi a quanto Iofonte avrebbe prodotto di Sofocle. Agath. F 10 viene escluso dal novero dei frammenti sulla base della lettura di Aristot. *Poet.* 1454b 14–5 come οἷον τὸν Ἀχιλλέα {ἀγαθόν} καὶ Ὅμηρος in luogo di οἷον τὸν Ἀχιλλέα Ἀγάθων καὶ Ὅμηρος (recepito da *TrGF*). Quanto a Crizia la sua stessa produzione tragica viene messa in dubbio sulla base di una diversa – e in sé plausibile – interpretazione degli unici due passi su cui essa si fonda: in Plat. *Criti.* 108b «Socrates pretends that both Timaeus and Critias are giving poetic recitations (not *dramatic* productions) before a large public audience rather than their actual small and informal audience», mentre in *Charm.* 108c–d «Critias is merely said to have behaved like an *anxious* dramatist» (p. 218).

Andreas Bagordo, Freiburg im Breisgau

Renaud Gagné: *Cosmography and the Idea of Hyperborea in Ancient Greece. A Philology of Worlds*. Cambridge Classical Studies. Cambridge University Press, Cambridge 2021. XV, 553 p.

With this book Renaud Gagné takes it upon himself to uncover the poetics of *worlding*, the composition of worlds, in ancient Greek literature. The process is aptly demonstrated by a detailed review of the Hyperboreans as a recurrent boundary figure in a hitherto disparate and sometimes fragmentary literary landscape. Literary worlds, and their semantic totality, are presented as dependant on a complex, intertextual network. Their significance is determined through relation and disassociation from cosmographical representations. Peripheries akin to Gagné's core figure, the Hyperboreans, are integral in the structuring of total space in poetic cosmography.

Gagné retrieves and contextualizes Hyperborean data from a wide field of genres and periods of Greek literature. The textual evidence is diverse in both material, provenance and state of preservation: his corpus consists of complete texts, images, inscriptions and fragments spanning from the archaic age to the later configurations of the Byzantine

encyclopaedists. The discourse includes a brief account of the Latin reception of the Hyperboreans.

The book is divided into two sections. The first section features cultic iconography and textual representations of the Hyperboreans in the context of sacred spaces. The second begins with the presence of the Hyperboreans in the early travel narratives of epinician and hymnic material. The mapping of this spatial figure then advances through several genres and periods of Greek literature. They are explored from various perspectives, ranging from text-internal considerations of authorial knowledge to archival interaction with canonical cosmographies and the framing of literary utopias.

The author insists on a meticulous philological approach to better read and understand polysemantic spaces, though he also develops concepts from the ontological turn of anthropology. Gagné employs a theoretical model that emphasizes the rhetoric of the landscape rather than its relation to factual topography, thus distancing himself from certain methods commonly applied in approaches of lyric archaeology. The Greek texts are translated and made accessible to readers without knowledge of ancient Greek, and essential terms are transliterated and explained in both footnotes and glossary. The bibliography is extensive and convenient to any reader who is curious to explore further philological worlds.

Sofia Heim, Oslo

Sarah Iles Johnston: The story of myth. Harvard University Press, Cambridge Mass./London 2018. X, 374 S.

Die Studie fragt nach den Gründen der andauernden Wirkmächtigkeit altgriechischer Mythen. Auf knapp 300 Seiten – gefolgt von Endnoten, Bibliografie, Danksagungen sowie einem Namens- und Begriffsindex und einem *Index locorum* – stellt Johnston in sieben Kapiteln Charakteristika vor, die die besondere Kraft der griechischen Mythen erklären sollen, im Vergleich mit anderen Mythen und nicht-mythologischen Narrativen.

Das erste Kapitel («The story of myth») ist eine Einleitung, die den Gesamtgedanken – der Mythos erzähle Zuhörern eine Geschichte, die nicht nur informiere, sondern unterhalte und fessele – sowie den Aufbau des Buches präsentiert. Das zweite Kapitel («Ritual's handmaid») dient der Abgrenzung v.a. von essentialistischen (Herder) und ritualistischen Analysen, die den Mythos vorwiegend als Ritualunterstützung verstehen wollen (Burkert). Kapitel 3 «Narrating Myths» vertritt, dass es den griechischen Mythen gerade gelinge, Nähe zwischen der erzählten Welt und der Lebenswelt der Zuhörer herzustellen – ihre Kraft bestehe in der Herstellung parasozialer Beziehungen. Kapitel 4 «The Greek mythic story world» thematisiert den holistischen Charakter griechischer Mythologie, in der jede Erzählung, die an einen Gott oder Helden «glauben macht», zum Glauben in die gesamte göttliche Welt beitrage. In Kapitel 5 «Characters» geht es um die Frage, was die Protagonisten «real» mache. In Abwesenheit eines kanonischen Narrativs sei es die Vielzahl konkurrierender Erzählungen, die einen Helden oder Gott so realistisch mache wie reale Berühmtheiten. Das sechste Kapitel «Metamorphoses» stellt diese – in Abgrenzung zu temporärem *shape-shifting* – als Eigenart griechischer Mythologie dar, das die Aufmerksamkeit banne. Das siebte Kapitel thematisiert die Spezifität der Helden, vor allem im Vergleich zu vorausgehenden nahöstlichen Mythologien, in denen eher Götter als Helden die Hauptrolle spielten.

Die vielfach inspirierten Analysen der Autorin sind hoch interessant und anregend, auch wenn sie nicht immer überzeugen. Befremdlich wirkt, dass die Kraft der Mythen

daran gemessen wird, wie sie den Glauben an Götter und Helden herstellen und festigen können und wie sie dies in der Antike getan hätten – obwohl Paul Veynes einschlägige Analyse in die Bibliographie Eingang fand. Die *Poetik* des Aristoteles findet in Johnstons Buch trotz aller Berührungspunkte keine Berücksichtigung.

Michael Groneberg, Lausanne

Amy Lather: Materiality and Aesthetics in Archaic and Classical Greek Poetry. Ancient Cultures, New Materialisms. Edinburgh University Press, Edinburgh 2021. X, 266 p.

Amy Lather's study is part of a growing trend in Classics that has become increasingly evident in recent years – the interaction between cognitive studies and the material of Greco-Roman antiquity. In particular, it builds on the so-called “new materialisms” and rethinks the ontology of objects, a force, vitality, relationality that renders matter active, self-creative and productive. Lather explores the material and cognitive dimensions of the quality *poikilia* and how “the entities marked in terms of *poikilia* participate in a fluid economy of exchange between minds, bodies and things” (p. 3).

The monograph contains an introduction, six chapters, and a conclusion. Chapters 1 and 2 consider the perception and production of *poikilia* in fabrics and metalworking respectively. L. argues that *poikilia* is an enactive process in which mind, body and material things play equally important roles in the construction of the *poikilia* experience. The decoration of the Acropolis Korai and garments rendered in black-figure vase painting, the visual details that complicate and prolong the viewing experience, shape the way they are perceived. The dynamic mode of perception that comes into play here is consistent with archaic descriptions of superior female beauty and reflects the interactivity between the sculptor/painter and the materials of his craft. Finally, literary representations of women's weaving (Helen in *Il.* 3.125–128 and Andromache in *Il.* 22.440–441) are analysed, which construe *poikilia* and visualise “material engagement” as interaction between human and material in the sense of Lambros Malafouris. Weaving is seen as an embodied cognitive process and textiles are imagined as extensions of the minds and bodies of those who weave them. In the same vein, sensory effects result from the combination of armour and the body of its wearer. Homeric passages involving interaction between the warrior's body, emotions and armour (e.g. *Il.* 13.130–135 and *Il.* 18.599–601), as well as the dynamic aspect of imagery in Alcaeus' characterisation of the helmets (140.3–10), show that the coupling of armour with the body creates a form of artefact, something distinct from either the body or the armour.

Chapter 3 deals with phenomena and “intelligent objects”, the means and mechanisms by which material objects function as extensions of the human mind. The *poikilia* of the Egyptian labyrinth (*Hdt.* 2.148), of Odysseus' brooch (*Od.* 19.227–231), of Hephaestus' tripods and golden handmaids (*Il.* 18.372–380; 416–421; 469–473) and of the ships of Phaeacians (*Od.* 8.555–559) is treated as tangible proof of its wondrousness as well as the cause of it. The figure of Pandora (*Hes. Theog.* 570–590), deliberately designed to be both a miracle and a trap, offers an insight into the process of making lifelike objects. Humans grappling with confusing and paradoxical phenomena and trying to make sense of them are juxtaposed with the circumstances and mechanisms that allow non-human substances to come alive and resemble humans.

It is an excellent book to which I have very few objections in general, one of which should be mentioned here. At the end of chapter 3, L. derives another “meaning” for *poi-*

kilos, namely “enigmatic”. For some of her examples this interpretation (and not the translation!) may work, but “multifaceted, intricate, motley” is broad enough to explain the “enigmatic” connotations of the individual passages. This leads to a mistranslation of Ar. *Eq.* 196 on the style of an oracle: καὶ ποικίλως πως καὶ σοφῶς ῥηγιγμένος (“it is spoken in an intricate way, cleverly, in riddles”). The “enigmatic” word here is αἰνίσσομαι, while ποικίλως refers to “complexity/variety” of the language. If L. explicitly emphasises that ποικίλως here means “enigmatically” (p. 123), it is because she wants to add this meaning to the range of *poikilia* in general (pp. 122–126), and this is rather misleading.

Chapter 4 turns to lyric poetry and discusses the complexity of meaning of the term *poikilia*. Whereas in Sappho, Alcman and Anacreon a correspondence between the mutability of the term’s meaning and the dazzling materials it describes, in a form of perceptual mimesis, illustrates the glamorous, elusive appeal of the figures depicted, in Pindar a bidirectional mode of perception is emphasised in which both the phenomenon described and the process of imagining it are made vivid.

Chapters 5 and 6 explore “the mechanics of the mind” in male and female characters respectively. The qualities of *metis*, captured in its epithet *poikilometis*, suggest that it could not exist as such without the presence and support of things outside the brain. The cunning of each character (Prometheus, Odysseus, Hermes) works through their particular material practices, which actively shape, enhance and ultimately constrain thought. The women, however, rely more on the capacity for objects to effect their own entanglements and enact each woman’s deceptive plots. The *poikilia* of Hera, Aphrodite and Pandora has the power to stop spectators in their tracks, whilst Clytemnestra and Medea employ the *poikilia* for deadly purposes, emphasising an intimate knowledge of the power of objects and their ability to lead people to certain actions.

L. convincingly proposes that *poikilia* as a property brings mind, body and things together in a variety of ways, e.g. through textiles, metals, automata, music, poetry, tricks and traps, where sensory and cognitive experiences are crucial to also grasp the complexity of aesthetic criteria. This study is more than welcome and will be of great use to all who study archaic and classical poetry and aesthetics.

Anna A. Novokhatko, Thessaloniki

Elodie Paillard/Silvia Milanezi (eds): **Theatre and Metatheatre. Definitions, Problems, Limits.** MythosEikonPoiesis 11. De Gruyter, Berlin/Boston 2021. XI, 308 p.

«The world is a stage, life is a dream»: queste parole evocative di Lionel Abel – che nel 1963 coniava il termine *metateatro* (*Metatheatre: a new view of dramatic form* [New York 1963] 83) – valgono a delineare i principali tornanti di senso intorno a cui si sviluppa la raccolta di saggi in oggetto, cioè un’indagine di secondo grado sulla complessità del fenomeno teatrale greco.

Con questo spirito, i contributi raccolti nel volume affrontano aspetti meno indagati nell’ambito del teatro antico come – nello studio di Elodie Paillard (63–86) – il rapporto che la drammaturgia romana potrebbe aver sortito su quella greca: invertendo la più consueta direzione di influenza, questo approccio permette di istruire i fondamenti per riconsiderare, *inter alia*, la perdita di importanza della maschera in drammi greci già durante la stagione altoimperiale in conseguenza della contaminazione con la pantomima (una forma mimetica, questa, per solito ritenuta specifica del mondo latino), senza dimenticare l’incremento della teatralizzazione della vita reale nella Roma imperiale,

fino a pervenire all'identità di vita e teatro affermata da Augusto (*mimum vitae*, Suet., *Aug.* 99,1).

Preziosi riferimenti storici ed ermeneutici sulla nozione di parateatro – centrale nell'economia dell'intera silloge – sono forniti da Mali Skotheim (89–101): prendendo le mosse dalle indagini sulla *performance* teatrale di Jerzy Grotowski (1933–1999), il contributo mette in luce la mutua porosità tra le tecniche di improvvisazione e il superamento delle barriere tra spettatori e attori; in questa linea, si segnala l'illustrazione della *thau-matopoia* anche fuori dei più formalizzati contesti teatrali, come doveva verificarsi nel caso di spettacoli improvvisati nelle strade o in *dinner-parties*; di qui lo sguardo si amplia a ricomprendere il ruolo di giullari e pagliacci (*planoi e gelotopoi*).

I due contributi di Anton Bierl (107–129) e di Matteo Capponi (133–147) restituiscono un orizzonte ricco e a tutto tondo circa la consistenza tanto teorica quanto applicativa della categoria del metateatrale, esplicando rispettivamente come nel teatro tutto sia di fatto metateatrale (sia in ambito comico sia – quello che per la critica è meno diffuso – in contesto tragico e nel dramma satiresco) e come, dal punto di vista performativo, la gestualità tutta degli attori possa a buon diritto rientrare nell'interpretazione metateatrale dell'impiego del corpo nella recitazione. Ne verrà uno sguardo nuovo sulla consistenza di ciò che può dirsi metateatrale: di contro all'intrateatro (una *pièce* nella *pièce*) e all'inter-teatro (rinvio da una *pièce* all'altra), il metateatro vuole focalizzarsi ermeneuticamente sul livello dell'esecuzione drammatica quanto alla ricezione dei fruitori e alla loro comprensione.

Nella terza sezione la silloge comprende anche studi che si concentrano su aspetti più circoscritti, tra cui sarà possibile citare anzitutto il contributo di Marco Vespa (193–211), dove si affronta il lemma *pithekizein* attestato nella parabasi delle *Vespe* di Aristofane: movendo dalla notizia etimologica restituita dal grammatico alessandrino Filosseno (fine I a.C.), il nome della scimmia (*pithekōs*) è messo in correlazione con il verbo della persuasione (*peithein*), donde verrà l'ancipite valore di inganno (*apatē*) insito nella mimesi, di cui ogni scimmia è espressione e simbolo. Parimenti ad Aristofane si richiama il saggio vergato da Loredana Di Virgilio (213–231), pagine che vertono sottilmente sul senso del lemma *komodikon* (raramente attestato nel lessico del Comeda) in *Eccl.* 889, dove pare specificare il *terpnon* che lo precede in una precisa accezione metateatrale, rivolgendosi al pubblico. Né manca di essere ispezionato il mimo, da un punto di vista molto specifico qual è la posizione delle donne che vi comparivano: in questi termini Anne Duncan (235–251) si sofferma in particolare sulle due *pièces* papiracee restituite parzialmente da *P.Oxy.* 413 note come «mimo di Caritone» e «mimo della signora gelosa», considerando il rapporto che doveva legare il fatto che le donne recitassero nei mimi senza ausilio di maschera e la loro condizione sociale: l'*infamia* che affliggeva le mime, infatti, le esimeva dal portare la maschera per difendere il proprio onore – di cui erano state private –, tant'è vero che spesso dovevano ricorrere ad almeno parziali forme vicarie di autotutela, come l'uso di nomi d'arte; contestualmente il contributo porta l'attenzione su terreni poco esplorati, come gli spettacoli di nudo nel mondo antico (quali sembrano essere attestati da Valerio Massimo II,10,8) e sull'epitafio della prima attrice ad apparire su una scena greca davanti al pubblico (*Graeca in scaenica prima populo apparui*, *CIL* VI 10096, in riferimento a Eucharis, I sec. a. C.).

Si tratta, conclusivamente, di una raccolta di studi che apporta linfa nuova a un filone di ricerche sempre fecondo di sorprese, mostrando come dalla reinterpretazione di

elementi all'apparenza periferici possano ricevere luce anche gli aspetti strutturali e poziori del grande fenomeno teatrale.

Tiziano Ottobri, Bergamo

Robin Glinatsis: De l'Art poétique à l'Épître aux Pisons d'Horace. Pour une redéfinition du statut de l'œuvre. Cahiers de Philologie 34. Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq 2018, 206 p.

Ziel dieses Buchs, das aus einer Doktorarbeit hervorgeht, ist es zu zeigen, dass die Rezeption von Horazens Epistel *Ad Pisones* als *Ars poetica*, die sich im Anschluss an Quintilian, Ps.-Acro und Porphyrio schon in der Antike durchsetzt, vor allem dem Wunsch geschuldet ist, in der lateinischen Literatur ein Pendant zu Aristoteles' *Poetik* zu finden. Demgegenüber möchte G. das Werk vom «Sockel der Theorie» herabstossen (S. 21), um vielmehr seine Einzigartigkeit in den Blick zu nehmen und den Text als Gedicht über die Dichtkunst zu würdigen. Damit betritt er nicht unbedingt Neuland, doch leuchtet die Studie die Fragestellung sorgfältig und gewinnbringend aus.

Der erste Teil legt dar, dass weder die literarische Form des Traktats, insbesondere des Rhetoriktraktats mit seiner Einteilung in *inventio*, *dispositio* und *elocutio*, noch die Isagoge mit ihrer Zweiteilung in *ars* und *artifex* die Struktur von *Ad Pisones* hinreichend erklären können; ebenso wenig lässt sich *Ad Pisones* nahtlos in die durch Aristoteles, Neoptolemos von Parion und Philodem von Gadara repräsentierte griechische Poetiktradition einreihen. Der zweite Teil wendet sich der literarischen Epistel zu und zeigt, dass sich vermeintliche Ungereimtheiten in *Ad Pisones* aus dem *sermo*-Charakter erklären lassen. Schliesslich diskutiert G. die Darstellung der textimmanenten Empfänger und arbeitet die zentrale Rolle der Kommunikationssituation heraus, die den Text in seinem augusteischen Umfeld verankert. Obwohl weder die Identität der *Pisones* noch das Datum von *Ad Pisones* abschliessend geklärt werden können, erweist sich der Text als situiert («circonstancié», S. 153; vgl. S. 146–147), und das unterscheidet ihn von einer *Ars poetica*.

Die Argumentation ist klar und überzeugend; gerade deutschsprachige Forschung wird umfassend eingearbeitet, bis hin zu Wielands kommentierter Übersetzung von 1801 (zuerst 1782). Man könnte hinzufügen, dass das Problem der Struktur von *Ad Pisones* im Proömium geradezu ostentativ angekündigt wird. G. schreibt zu Recht, dass die Bilder der ersten 23 Verse nicht lediglich eine *amplificatio* der Forderung *simplex ... et unum* (v. 23) sind; vielmehr verkündeten sie das Prinzip der Einheit «avec autant de force que le précepte lui-même» (S. 170) – es sei denn, man lese die hybride Gestalt der Verse 1–5 dahingehend, dass Horaz über den Regeln steht, die er für andere formuliert (vgl. E. Oliensis, *Horace and the rhetoric of authority*, Cambridge 1998, S. 198–223).

Karin Schlapbach, Fribourg

Ursula Gärtner: Phaedrus. Ein Interpretationskommentar zum zweiten und dritten Buch der Fabeln. Zetemata 157. Beck, München 2021. 275 S.

È con piacere che gli studiosi di Fedro e della favola antica accolgono il secondo volume del commento alle favole del poeta latino curato da Ursula Gärtner per i tipi di C.H. Beck nella collana Zetemata.

A distanza di cinque anni dalla pubblicazione del primo volume dedicato al libro I del *corpus* fedriano, Gärtner, cui si deve in questi anni un notevole impegno nella rivalutazione critica del genere con molteplici, meritorie iniziative di ricerca, si concentra ora sui libri II e III.

L'impostazione del volume resta coerentemente la stessa. Dopo una breve introduzione generale di carattere bibliografico, che fornisce un prospetto ragionato delle ultime pubblicazioni in materia di favola antica (p. 13–15), si passa al commento delle singole favole, ripartite per libro (libro II p. 17–86; libro III p. 87–258).

Ricorrente è anche grosso modo lo schema di esame dei testi, citati secondo l'edizione Guaglianone. Si parte dall'analisi letteraria, linguistica, metrico-stilistica delle varie sezioni narrative dell'apologo, per poi passare al confronto con i principali testi di riferimento – soprattutto classici e appartenenti ad altri generi –, di cui spesso si riportano utilmente ampi stralci, all'interpretazione complessiva della favola e, per finire, a qualche cenno sul *Fortleben* narrativo sette-ottocentesco, per lo più limitato a La Fontaine e Lessing.

Prevale ancora la prospettiva interpretativa poetologica. Il lavoro di Gärtner è tutto volto alla rivalutazione di Fedro come *poeta doctus*, in linea con la rivalutazione del calimachismo post augusteo – che avrà in realtà vita molto breve, surclassato ben presto dal gusto espressionistico di tutta la letteratura di età neroniana – già messa in atto dalla critica negli ultimi decenni, e del suo progetto letterario. In quest'ottica si spiegano le frequenti citazioni dalla letteratura greco-romana di confronto, spesso stimolanti suggestioni letterarie e culturali volte a spiegare il contesto in cui è stata concepita la raccolta fedriana più che concrete testimonianze di una vera e propria interdipendenza.

L'unico *desideratum* che si potrebbe avanzare di fronte a questo lavoro accurato e ben documentato, anche sulla bibliografia più recente, è forse una maggiore apertura sul *Fortleben* medievale delle singole favole, tale da inquadrare l'originalità dell'opera di Fedro al contempo all'interno delle coordinate estremamente compatte del genere favolistico e da evidenziare la portata del suo progetto culturale nella più ampia prospettiva del panorama occidentale dei secoli successivi, ben più significativa rispetto all'*inventor* del genere, Esopo.

Nel complesso, anche questo volume come quello precedente, costituisce dunque uno strumento indispensabile per chi *pro futuro* voglia accostarsi con occhio consapevole alle favole fedriane. Aspettiamo ora, impazienti e grati in anticipo, il prossimo volume.

Caterina Mordegia, Trento

Centro e periferia nella letteratura latina di Roma imperiale. A cura di Maria Luisa Delvigo. Forum, Udine 2021. 505 p.

Il volume raccoglie gli atti del convegno di studi tenutosi in forma telematica sul tema «Centro e periferia nella letteratura latina della prima età imperiale» (tema desunto dal titolo del relativo PRIN), organizzato dal Dipartimento di Studi Umanistici e del Patrimonio Culturale dell'Università degli Studi di Udine (14–16 gennaio 2021); oltre alla prefazione di Maria Luisa Delvigo (p. 7–9), consta di diciassette contributi che, spaziando tra orizzonti geografici e latitudini tematiche anche molto diverse, restituiscono un'immagine varia e a tutto tondo del rapporto di azione e reazione capace di pervadere la compagine politico-sociale del mondo romano, attraverso il filtro letterario. Merito grande della presente silloge è la capacità di contemperare a un più diretto approccio topologico – la distanza intesa come effettiva lontananza dell'autore rispetto all'Urbe, come nei casi tipici di esilio e confino – anche il paradigma della distanza come allontanamento volontario e intimamente rivissuto, quasi evasione da parte di chi (come Plinio il Giovane) si allontanava da Roma in direzione delle *uillae* nella prossima campagna per rivendicare se stesso all'esercizio dell'*otium*.

Il libro è denso di sorprese culturali di alto volo; *inter alia*, potrà essere qui colta la felice intuizione che chiude lo scritto di Renato Oniga (*Centro e periferia nel pensiero storiografico ed etnografico di Tacito*, p. 11–34): riconosciuto che la *Germania* tacitiana si è spesso offerta indebitamente a un'ideologizzazione razzistica e a una strumentalizzazione storica (la *germanische Freiheit* nella monumentale *Deutsche Verfassungsgeschichte* di Georg Waitz, negli anni 1844–1878), vien fatto di cogliere che nelle pagine dell'autore latino non mancavano pagine utopiche, come quelle dedicate al ritratto della popolazione degli Ermunduni (41,1), i soli con cui i Romani praticassero una vera forma di commercio entro il territorio e non di mero baratto lungo le rive fluviali, perché solo questa *gens* retica poteva dirsi *fida Romanis*, pressoché effigiando una goccia di romanità in terre sentite complessivamente estranee.

Si staglia con nettezza l'orizzonte introspettivo della distanza dal centro nell'immagine mentale di Roma restituita da Luciano Landolfi (p. 329–355) per l'Ovidio dei *Tristia* e delle *Epistulae ex Ponto*; se il poeta di Sulmona, per la sua vicenda biografica, offre un punto di vista privilegiato per l'indagine emozionale sul tema in oggetto, un'angolazione più storico-politica è data dall'indagine di Dioniso come riflesso dell'Oriente nella propaganda e nei simboli di Roma – segnatamente circa l'espansione di Roma nel Mediterraneo orientale –, aspetto su cui insistono Barbara Del Giovane (p. 235–261) per il percorso letterario e Laura Buccino (p. 263–302) per il percorso archeologico. Traiettorie più insolite sono poi tracciate dalle pagine di Fabio Guidetti (p. 357–389), che esplora il Trimalchione petroniano nei termini sociali dell'integrazione a Roma di un soggetto proveniente dalle terre d'Oriente, come il suo nome stesso sembrerebbe suggerire suggestivamente (radice pansemantica *mlk*, «re»); ancora intorno al *Satyricon* mette conto di segnalare il periplo ampio e difficile che Claudia Conese (p. 391–421) percorre a partire dall'enigmatica espressione *cenemus, hoc est ius cenae* (35,7): la *cena* trimalchionica come riflesso del viaggio di Marsia e dei liberti dalle periferie verso il centro dell'impero.

Proprio questo pare essere il risultato più alto che consegue il volume collettaneo in argomento, illustrare cioè la consapevolezza di un piccolo centro, qual era la Roma delle origini, di essersi fatta grande – e grande non da sola, ma insieme con il territorio che dipendeva dalla sua amministrazione. La Roma del *Latium uetus* si è fatta ormai la Roma dell'orbe ecumenico, pur senza snaturarsi bensì mediante progressive annessioni, ampliamenti e assimilazioni, in un *continuum*: ininterrotto; in tale quadro, più di ogni altro genere di fonti le testimonianze letterarie permettono di illuminare un aspetto non secondario della dinamica tensionale centro-periferia, vale a dire le increspature dell'animo umano che si interroga sul sempre aporetico rapporto tra presente e distante. E Roma, in quanto *caput mundi*, sotto questo rispetto costituisce un esempio paradigmatico, condensando in sé le due istanze, perché non c'è capo senza membra né centro senza periferia.

Tiziano Ottobri, Bergamo

Latina Didaxis XXXIV. Atti del convegno (Genova, 7–8 maggio 2019). Leggere e guardare. Intersezioni fra parola e immagine nella cultura latina e nella sua fortuna. A cura di Gabriella Moretti e Biagio Santorelli. Pubblicazioni del D.AR.FI.CL.ET. «Francesco Della Corte» 260. Ledizioni, Milano 2020. 142 p.

Actes d'un colloque tenu à Gênes les 7 et 8 mai 2019, six contributions sont réunies autour de l'interaction entre parole, image, littérature et iconographie dans la culture latine. La question est très actuelle, comme le souligne G. Moretti dans son introduction,

dans une société qui voit les moyens informatiques prendre une place telle que nous nous trouvons de plus en plus dans une civilisation de l'image. Entre *fas* et *nefas*, entre ce qui se peut ou ne peut se faire ou dire, la première contribution d'A. Bonandini s'interroge sur le dépassement des limites et sa représentation à travers le mythe d'Atrée et de son frère Thyeste à qui il fait manger ses enfants. La *fabula* 88 d'Hygin explicite les silences de Sénèque dans le *Thyeste*, seule tragédie antique sur le sujet entièrement conservée. Deux vases italiotes donnent l'image de Thyeste par le peintre de Darius, qui aurait mérité la mention de l'ouvrage de Ch. Aellen, A. Cambitoglou, et J. Chamay, *Le peintre de Darius et son milieu: vases grecs d'Italie méridionale* (Genève 1986). Une comparaison sémiotique est engagée, des variantes apparaissent, un «laboratoire philologique» se dessine, profitant de l'apport de l'image pour préciser la scène, pour résoudre tel problème. Signe de l'influence de la rhétorique chez Virgile, les larmes de Sinon infiltré chez les Troyens (*Énéide* 2,145) sont l'occasion pour A. Casamento de démontrer l'importance des pleurs dans l'éloquence et la culture romaine: susciter le rire et pleurer répondent à une rigoureuse codification rhétorique des émotions, ce que souligne Quintilien (6,1,23) à propos de la *miseratio*. Les larmes prennent place dans la péroraison selon Cicéron; d'usage modéré, elles nécessitent du métier et n'ont d'effet qu'un temps selon Quintilien. Elles sont donc un moyen visuel de susciter l'émotion chez l'auditeur pour le convaincre, ce que transcriront la parole puis l'écrit. S'inspirant sans doute de nouvelles bien connues, deux cycles augustéens trouvés à Rome représentent des scènes de procès, l'un dans la Villa Farnesina – voir à ce propos l'article d'A. de Weck, «La frise du *triclinium* de la villa de la Farnésine: une nouvelle piste d'interprétation?» dans I. Bragantini (a cura di), *Atti del X Congresso Internazionale dell'Associazione Internazionale pour la Peinture Murale Antique (AIPMA), Napoli 17–21 settembre 2007*, Volume I (Napoli 2010) 187–195 –, l'autre, copie du premier, dans le colombarium de Scribonius Menophilus. Suivant une judicieuse utilisation de l'image pour mieux appréhender ces nouvelles grecques et romaines si peu connues, A. Stramaglia démontre que l'une des scènes de la Farnésine est construite comme un prologue, tel l'*exordium* d'une œuvre littéraire du type des *Récits milésiens* d'Aristide. *Evidentia* et métalepse dans les *Métamorphoses* d'Apulée permettent à L. Graverini de se pencher sur le contact entre deux univers distincts au travers de la narration par la parole et par l'image. Sa fine analyse de la découverte de la Croix par Hélène, mère (et non femme) de Constantin, chez Piero della Francesca à Arezzo lui permet de relever le dialogue émotionnel qui s'instaure entre les personnages et leur environnement; la peinture pompéienne de Thésée libérateur à la sortie du labyrinthe (Maison de Gavius Rufus, VII 2,15–17) ne dit pas autre chose en le montrant accueilli par une petite foule. Les spectateurs du tableau opèrent le transfert. De même Apulée dans les *Métamorphoses* établit une sorte de contrat entre narrateur et lecteur dès le prologue, jusqu'au regard curieux du jeune homme face au groupe statuaire de Diane et d'Actéon au chapitre 4, le reliant au narrateur Lucius. Curiosité, émotions et images sont donc intimement liées à la métalepse, conduisant au dépassement des limites d'une représentation. Apulée ne s'arrête d'ailleurs pas à l'imitation de la nature mais va jusqu'à celle de sa description chez Ovide. Les *Métamorphoses* d'Apulée servent encore de base aux réflexions de S. J. Harrison sur le succès de la figure de Psyché à l'époque victorienne: rare personnage féminin de la littérature classique en dehors de la tragédie, la Psyché romanesque était adaptée aux conventions des arts du XIX^e siècle tout en offrant la possibilité de peindre un corps féminin selon les modèles antiques, dont le Faune (et non le Faust, fig. 12) Barberini. C'est enfin une Créuse bourgeoise, responsable de son

sort, qui se dessine dans la série «Énéide» de Franco Rossi en 1971. Ainsi est sauvée la vision du pieux Énée selon G. Gipriani, qui s'interroge sur la disparition de l'épouse du héros chez Virgile. Boccace s'était distingué du modèle et avant lui Tiberius Claudius Donatus dans ses *Interpretationes Vergilianae*. L'approche télévisuelle typique des années septante s'inscrit dans la suite non de Virgile mais du grammairien du IV^e siècle.

Au bénéfice de réflexions approfondies, l'ouvrage donne sens à l'approche des textes antiques en regard des images qu'ils suscitent ou dont ils s'inspirent. Une plus ample confrontation entre images et illustrations, soutenue par l'intervention d'archéologues ou d'historiens d'art, est à souhaiter pour le profit de la didactique du latin.

Michel E. Fuchs, Lausanne

Julien Pingoud/Alessandra Rolle: **Déclamations et intertextualité. Discours d'école en dialogue.** Sous la direction de Danielle van Mal-Maeder. Echo 13. Peter Lang, Bern 2020. 314 p.

Dans son introduction (p. 7–12), Danielle van Mal-Maeder (DM) explique le titre du livre, soulignant le caractère intrinsèquement dialogique d'une *declamatio*, un discours qui en affronte un autre traitant du même sujet. À ce dialogue en quelque sorte direct s'ajoute un autre, que l'on pourrait qualifier d'indirect, celui avec les auteurs classiques que les orateurs connaissaient sur le bout des doigts et qu'ils citaient plus ou moins directement dans leurs discours. Après quelques mots présentant les deux études qui forment la première partie du livre, DM rappelle le double contexte dans lequel les recherches publiées ici ont vu le jour: un projet de recherche soutenu par le FNS, à l'origine de plusieurs autres publications, et un projet de médiation scientifique, qui a permis à de nombreux élèves de l'école secondaire vaudoise de s'initier à la rhétorique antique.

Alessandra Rolle (AR), l'auteure de la première étude, «*Scholasticus*: polisemia di un termine controverso» (p. 13–102), analyse les nombreux sens que revêt le substantif *scholasticus* dans les textes grecs et latins entre la fin de la République et la deuxième moitié du II^e s. de notre ère. Elle parvient à la conclusion suivante: ce terme, toujours lié au monde des écoles de rhétorique, d'une part se rapporte aussi bien aux élèves de ces écoles qu'à leurs enseignants et au public, et, de l'autre, exprime l'hostilité que les enseignants rencontraient, contrairement aux élèves et aux «vrais» orateurs, ceux du forum.

Julien Pingoud (JP) signe la seconde étude, «Dégustation de *Minores*: le menu des suicides» (p. 103–206). Se soumettant aux contraintes d'un exercice de style à la Queneau et adoptant celui du menu gastronomique, il traque l'identité, la fréquence et la variété des textes d'auteurs classiques connus et moins connus que citent les *Petites déclamations* traitant de cas de suicide, et analyse le dialogue qui s'instaure entre eux.

La seconde partie de l'ouvrage présente d'abord la première des 19 *Grandes déclamations* attribuées à Quintilien, *Paries palmatius*, datant du début du II^e s. de notre ère (p. 208–238). La traduction française inédite, donnée en regard du texte latin, est l'œuvre conjointe des trois auteurs de ce volume, AR signant les notes. Vient ensuite l'antilogie à cette déclamation que composa Lorenzo Patarol vers la fin du XVII^e s. (p. 240–277), le recueil de Pseudo-Quintilien ne contenant pas discours de la partie adverse. La traduction française est à nouveau le fruit d'un travail à six mains, JP signant cette fois les notes.

L'ouvrage se clôt sur une bibliographie fournie (p. 279–297), un *index locorum* (p. 299–310) et un *index rerum* (p. 311–314), toujours très utiles.

Au sein des nombreux ouvrages qui traitent de rhétorique antique, celui-ci se démarque par le sérieux et la finesse de ses analyses et l'humour de la deuxième étude; les textes et traductions qu'il offre augmentent encore sa valeur.

Antje Kolde, Lausanne

Gréta Kádas: Diccionario griego-español. Anejo VIII: Léxico de los fragmentos papiáceos de novela griega (LPNG). Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid 2021. 282 p.

Depuis près d'un siècle et demi, les papyrus grecs d'Égypte nous livrent de nouveaux témoignages du roman grec, qui viennent s'ajouter à plusieurs œuvres conservées en entier grâce au travail des copistes byzantins. Il n'existe pas de terme spécifique en grec ancien pour désigner ce genre littéraire; le roman, issu de la conjonction de plusieurs courants, prend réellement forme au début du Principat. On peut néanmoins cerner les contours approximatifs du roman grec, ce qui permet à Gréta Kádas (G. K.) de dresser un catalogue de vingt-six auteurs ou œuvres dont la tradition papyrologique nous préserve des fragments – une petite cinquantaine. Pour le texte grec des fragments, G. K. s'appuie en premier lieu sur l'édition des *Fragmentos papiáceos de novela griega* de María Paz López Martínez (1998), complétée par divers ajouts publiés depuis; celle, d'un usage plus répandu, de Susan Stephens et John Winkler, *Ancient Greek novels: the fragments* (1995), est aussi prise en compte.

G. K. a établi un lexique exhaustif des mots apparaissant dans ces fragments, y compris les noms propres et les mots dont l'identification reste douteuse. Chaque lemme est suivi d'une traduction en espagnol et en anglais. On trouve un système de doubles références, d'abord à l'édition de López Martínez, puis à celle de Stephens et Winkler. Une brève citation du passage pertinent en grec est suivie, dans certains cas, de notes signalant par exemple la présence d'un *hapax* parmi les fragments, ou d'un mot sans parallèle dans les romans conservés en entier.

Ce lexique impressionne par sa facture détaillée et minutieuse, ainsi que par sa présentation impeccable. On appréciera en particulier les *Notabilia lexicográfica* (p. 257–268), où G. K. a fait la synthèse de quelques points saillants de son travail: elle recense entre autres les *hapax*, les noms propres, ainsi que les mots qui n'apparaissent que dans les fragments de romans conservés sur papyrus.

Cet ouvrage soulève cependant des questions de pertinence et de proportionnalité. La plupart des mots recensés sont très communs; on distingue mal en quoi réside la différence entre le vocabulaire des romans conservés en entier et celui des fragments sur papyrus (p. ex. ἀδιάφθορος «incorruptible», pour dénoter la virginité, cf. Heliod. *Aith.* 2.33.5). Et que penser du catalogue complet des occurrences de δέ ou καί, chacun sur deux pages? En conclusion, un outil très précis, mais de portée limitée.

Paul Schubert, Genève

Bernhard Löschhorn: Probleme des Altattischen. Untersuchungen zur altattischen Schriftgeschichte, zur Laut- und Formenlehre unter besonderer Berücksichtigung der poetischen ā. Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 162. Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, Innsbruck 2019. LXXVIII, 562 S.

Bernhard Löschhorn (BL) erlangte mit seiner Arbeit 1969 bei Ernst Risch in Zürich das Doktorat. Da er sie nicht sofort publizierte, wurde er in der Folge mehrfach von anderen Forschern, spez. Leslie Threatte (*The grammar of Attic inscriptions*, Bd. I 1980, II 1996)

«überholt». Das schreckte BL aber nicht, sondern er sah fortan, wie er stets betonte, neben seiner Tätigkeit als Gymnasiallehrer seine Aufgabe als Forscher darin, die Neuerscheinungen zu «seinem» Thema kritisch zu verfolgen und seine Untersuchungen permanent à jour zu bringen. Dass diese nun publiziert worden sind, ist vor allem das Verdienst seines jüngeren Kommilitonen und Kollegen Michael Meier-Brügger (MMB), der BL dafür gut zwanzig Jahre lang mit Ermunterung und praktischem Rat beigestanden ist und dafür grössten Dank verdient. Denn BL hat ein Werk hinterlassen, das die Forschungen zum attischen Dialekt intensiv beschäftigen wird. Der Werdegang des Buches und BLs schreckliches Ende (er starb anfangs Mai 2021 an Covid) hat MMB im Bulletin Nr. 99 des Schweizerischen Altphilologenverbandes eindringlich geschildert (online: philologia.ch).

Die Hauptkapitel des stattlichen Bandes kommen bescheiden daher: 1. Ablösung von $\chi\sigma\upsilon\nu$ ($\xi\upsilon\nu$) durch $\sigma\upsilon\nu$, 2. -αις ohne Präp $\neq$ Lok., 3. poet. $\tilde{\alpha}$. Darin eingebettet hat BL jedoch unzählige Einzelstudien zu Inschriften und sprachlichen Problemen, und in einem fast gleich grossen zweiten Teil finden sich drei Appendices (zum Musennamen $\Theta\acute{\alpha}\lambda\epsilon\iota\alpha$ bzw. $\Theta\alpha\lambda\acute{\iota}\tilde{\alpha}$, zu Ἀκείρεκόμας und zum unechten Diphthong in $\langle\kappa\omicron\rho\alpha\rangle$ etc.), drei «Additamenta necessaria» (zu att. υ - = $h\upsilon$ -, zur «litteratura Attica/mixta» und zu BLs wichtigem Artikel von 2001, in I. Hajnal/B. Stefan (Hg.): *Die Altgriechischen Dialekte. Wesen und Werden. Akten des Kolloquiums Freie Universität Berlin 19.–22. September 2001*, Innsbruck 2007, 265–353) sowie ein Anhang mit zwei Parerga (zu CEG 77 und 331). Ein reiches Register beschliesst den Band.

BLs *Opus maximum* zu würdigen ist in diesem Rahmen ganz unmöglich, wohl aber sei hier dessen Bedeutung betont! Rez. ist selber direkt betroffen: Die für die Entwicklung der altgriechischen Orthographie ziemlich wichtige Schreibung der Muse Κλειό (mit unechtem Diphthong) auf der François-Vase (Rez., MH 48, 1991, 108–112) wird von BL verdächtigt, eine moderne Fälschung zu sein, und damit fundamental in Frage gestellt (S. 274–275, 282–286, 317, 330). Dies wird die Archäologie entscheiden; die neueste grosse Publikation zur François-Vase (H. A. Shapiro et al. (Hg.), *The François Vase. New perspectives*, Kilchberg 2013), die BL nur noch summarisch rezipieren konnte (S. 273–274) scheint mir aber nicht für seine These zu sprechen. Auch sonst münden BLs immer sehr genaue Beobachtungen manchmal in etwas gewagte weiterführende Hypothesen. Statt seiner Rekonstruktion eines hinter der Musendarstellung auf der Vase stehenden altkorinthischen Hymnus im Versmass des Encomiologicus (S. 319) etwa bevorzugt Rez. weiterhin die bald 150jährige Verknüpfung des Vasenbildes mit dem frühgriechischen Epos (MH cit., S. 107–108). Insgesamt aber wird BLs Vermächtnis, speziell für die sprachwissenschaftlichen und philologischen Themen, ein Meilenstein der Forschung zum attischen Dialekt werden – und bleiben.

Rudolf Wachter, Davos Monstein

Julia Klebs: Der Raub der Proserpina. Kultur- und Geschlechtergeschichte einer mythischen Figur. Ripperger und Kremers Verlag, Berlin 2019. 357 S.

In ihrem aus einer Basler Dissertation hervorgegangenen Buch verspricht Julia Klebs, die Kultur- und Geschlechtergeschichte der mythischen Figur der Proserpina vorzulegen. Dabei stellt K. drei Diskursfelder ähnlicher Länge ins Zentrum ihres Interesses: 1. Der *raptus* mit der ihm inhärenten Gewalt (37–137); 2. Die Mutter-Tochter-Beziehung (139–224); 3. Der Aufenthalt Proserpinas in der Unterwelt (225–305). K. möchte insbesondere «Geschlechterfragestellungen, die über die Frage der mit dem Raub teils konnotierten Erotik hinausgehen» (25), in den Vordergrund rücken. Eine umfassende Studie zu einer

über zweieinhalb Jahrtausende dauernden Rezeptionsgeschichte kann natürlich nicht in einer Monographie abgehandelt werden, weshalb sich K. richtigerweise auf thematisch relevante Textkorpora beschränkt. Dabei schaut K. dennoch über den Tellerrand hinaus, indem sie mit Eurydike eine in verschiedenen Belangen parallele Figur (zumindest was die Rezeptionsgeschichte anbelangt) miteinbezieht. Damit ist gleichzeitig gesagt, dass es sich hierbei nicht um eine abschliessende Studie zum Proserpina-Mythos handelt: K. will vielmehr deren semantisches Potential an einschlägigen Texten, aber auch im Bereich der Oper und der bildenden Künste ausloten. Den antiken Hintergrund der ersten beiden Hauptteile bilden jeweils der Demeter-Hymnos, Ovids Dichtungen (insb. die *Fasti* und die *Metamorphosen*) sowie Claudians Gedicht *De raptu Proserpinae* (25–26). Diese sind nämlich für die abendländische Mythenrezeption grundlegend (vgl. B. Hinz, *DNP Suppl.* 5, 563). Im dritten Teil, dem die römischen Jenseitsvorstellungen zugrundegelegt werden, tritt logischerweise Vergil in den Vordergrund, während Claudian verschwindet. Vor diesem Hintergrund werden nun Mythentransformationen untersucht, zunächst solche der frühen Neuzeit in zwei musischen und gestalterischen Werken (Monteverdis Oper *L'Orfeo* sowie Berninis Pluto-Proserpina-Gruppe), sodann solche in literarischen Werken vorwiegend deutschsprachiger Schriftsteller (Goethe, Heine, Schiller für das 18./19. Jh.; Langgässer, Döblin, Jelinek, Edvardson für das 20. Jh.) mit Ausnahme von Luce Irigaray, der französischen Vertreterin des «vom Poststrukturalismus beeinflussten Feminismus» (205). Diese Beschränkung auf «eine qualitative Auswahl an Texten» soll einen beispielhaften Einblick in die «Arbeit am Mythos» vermitteln (25). Erfrischend ist dabei, dass die Rezeptionsgeschichte vor dem Hintergrund der antiken Texte und deren tieferem Verständnis beleuchtet und damit auch nicht davor zurückgeschreckt wird, Mängel bei den Modernen anzusprechen, wie das zumal bei Irigarays Tendenz zur Mystifizierung der Weiblichkeit (220–221) und der Verkennung gehäufte Verwendung von Matronymen im Demeter-Hymnos (219) der Fall ist; Letzteres hätte sie nämlich für ihre Argumentation nutzbar machen können. Andererseits wird man der Idee, dass bei Goethes Analogie zwischen der Proserpina- und der Eva-Figur (247) die Vorstellung der bei Varro zu fassenden, der stoischen Sprachwissenschaft und Theologie verhafteten Etymologie des Namens Proserpina vom Verb (*pro*)-*serpere*, also dem «(Hervor-)schlängeln» (vgl. M. Haase, *DNP* 10, 439) mitschwinge, eher skeptisch begegnen. Überhaupt hätte man bei etymologischen Fragen, die doch mehrfach angesprochen werden (55⁶⁴, 146, 232³¹, 238⁴⁹) auch für den der Philologie nicht vertrauten Leser bessere Hilfe gewünscht als den lakonischen Verweis auf *OLD* und *LSJ*. Auch scheint dem Rez. die Wahl von Monteverdis Oper mit ihrer zeitgebundenen positiven Umdeutung des *raptus* gegenüber Polizianos vielschichtigeren literarischen Behandlung (auf ihn scheint Monteverdi zu rekurrieren, vgl. 102²⁰⁶, wie auch Döblin auf Rembrandt und eben nicht auf Bernini) überdenkenswert. Mit Interesse liest man hingegen im Schlusskapitel von Proserpina als Figur des Dritten (328–330), wo deren Mehrdeutigkeit thematisiert wird, was sicherlich ein Schlüssel zum tieferen Verständnis der Produktivität des Mythos darstellt. K.s thematisch gegliederte Studie bringt sowohl für den Kenner der Antike als auch für den literaturgeschichtlich interessierten Leser der Moderne viele interessante Einsichten, sie lädt aber vor allem dazu ein, sich über den jeweiligen Fachbereich hinaus mit dieser schliesslich faszinierenden mythischen Figur einzulassen.

Orlando Poltera, Fribourg

Seraina Ruprecht: Unter Freunden. Nähe und Distanz in sozialen Netzwerken der Spätantike. Vestigia 74. Beck, München 2021. VIII, 360 S.

Das Schlagwort «Freunderlwirtschaft» hat uns hellhörig gemacht für die Beziehungen zwischen einflussreichen Persönlichkeiten in Politik, Geschäftswelt und Finanzwesen; das Thema der vorliegenden Berner Dissertation (bei St. Rebenich) könnte also nicht aktueller sein. Die sozialgeschichtliche Untersuchung von Netzwerken in der Spätantike des griechischen Ostens nimmt mit dem berühmten Sophisten Libanius die pagane Oberschicht in den Blick; mit Basilius, Gregor von Nazianz und Gregor von Nyssa, dem Kappadokischen Dreigestirn, sowie Johannes Chrysostomus liegt der Fokus auf der christlichen Elite.

Leitfaden der Studie ist, ausgehend von der Kommunikationstheorie, die Performanz von Nähe und Distanz in der stark hierarchisierten Gesellschaft des 4. Jhs. Es sind die festgelegten Interaktionen bzw. Rituale, in welchen freundschaftliche Beziehungen gepflegt, aber auch abgebrochen wurden und man Klassenbewusstsein wie Standesunterschiede (sog. horizontale und vertikale Verflechtung) sichtbar machte. So hat *philia* ihr Gegenstück in der erwarteten Gefälligkeit (*charis*), und wie Einfluss und Macht (*dynamis*) ist sie in der Regel gepaart mit einer klassischen Bildung (*paideia*). Freundschaft wird durch die offiziellen *salutationes* oder, bei einem engeren persönlichen Verhältnis, durch private Besuche zelebriert; dazu gehört auch die *osculatio*. Teilnahme an einem Gastmahl und gemeinsamer Badbesuch sind symbolträchtige Handlungen, will man als Freund eingeschätzt und in der städtischen Gemeinschaft als solcher gesehen sein. Die Kommunikation mit Abwesenden vollzieht sich im Briefwechsel. Die erhaltenen Briefkorpora der hier behandelten Akteure bilden die Hauptquelle für die Sozialgeschichte dieser Zeit und geben gleichzeitig Einblick in Freundschaftsbeziehungen unter kirchlichen Würdenträgern. Hier wirft der Trinitätsstreit seine Schatten, denn die christliche *agape*, die zunehmend den pagan konnotierten Begriff *philia* verdrängt, setzt Übereinstimmung in der dogmatischen Überzeugung voraus.

Es ist ein spannendes Buch, wissenschaftlich fundiert durch die gründliche Quellenkenntnis, die methodisch sichere Argumentation, die sorgfältige Einarbeitung der umfangreichen Sekundärliteratur, die Leserfreundlichkeit in Darstellung und Sprache und nicht zuletzt durch die Einfühlbarkeit der Verf. in das Befinden von Leuten, die unter dem Druck der Gesellschaft ihren Status gleichsam täglich zu inszenieren und zu bestätigen gezwungen waren.

Margarethe Billerbeck, Fribourg

Corpus papyrorum Judaicarum. Volume IV. Edited by Noah Hacham and Tal Ilan. Based on the work of the late Itzhak Fikhman. In collaboration with Meron M. Piotrkowski and Zsuzsanna Szántó. With contributions by Robert Kugler, Deborah Jacobs, Thomas Kruse. De Gruyter, Berlin 2020. XXXVII, 335 p.

Der neue CPJ-Band schliesst sich den drei Vorgängerbänden an, die 1957 bis 1964 von drei Doyens der israelischen Altertumsforschung herausgegeben worden waren: Victor A. Tcherikover, Alexander Fuks und Menahem Stern. Dem neuen Band, herausgegeben von Noah Hacham und Tal Ilan, liegt die Arbeit des 2011 verstorbenen russisch-israelischen Papyrologen Itzhak Fikhman zugrunde. Mit CPJ IV liegt in mehrererlei Hinsicht eine wichtige Ergänzung zu den früheren Bänden vor: Nicht nur wird die Sammlung um Neufunde ergänzt, neu werden auch nichtgriechische, insbesondere aramäische und hebräische, aber auch demotische und hieroglyphische Papyri aufgenommen, die von Jüdinnen

und Juden bzw. vom Judentum handeln. CPJ IV widmet sich der ptolemäischen Zeit und schliesst sich auch in der Zählung den ersten Bänden an (ab Nummer 521). Dass Papyri oftmals einen unmittelbaren Einblick in die Lebenswirklichkeit geben können, ist eine Binsenwahrheit. Im Fall der Juden Ägyptens ist der Wert dieser Quellen auch deswegen kaum zu überschätzen, weil hierdurch eine hilfreiche Ergänzung und ein Korrektiv zur jüdischen Binnensicht aus Ägypten (v.a. Philon von Alexandrien) wie auch zur oftmals polemischen nichtjüdischen Aussensicht (v.a. über Flavius Josephus' Traktat *Contra Apionem*) ermöglicht wird. Viele der Papyri deuten darauf hin, dass die Juden im Ägypten der ptolemäischen Zeit gut integriert waren. Oft ist es nur der explizite Verweis auf die jüdische Herkunft einzelner im Text genannter Personen, der den Papyrus zu einem jüdisch relevanten Dokument macht: Das gilt für Mitgiftquittungen genauso wie die Petitionen aus dem Archiv des jüdischen *Politeuma* in Herakleopolis (darunter auch eine zuvor noch unpublizierte: Nr. 577). Dass Juden aber eine jüdische Rechtsprechung vorzogen, zeigen wiederum gerade letztere 21 Papyri (cf. hierzu jetzt Robert A. Kugler, *Resolving disputes in second century BCE Herakleopolis: a study in Jewish legal reasoning in Hellenistic Egypt*. Supplements to the Journal for the study of Judaism 201. Leiden: Brill, 2022. Kugler hat auch an CPJ IV mitgearbeitet). Wie observant die Juden im ptolemäischen Ägypten waren, lässt sich schwer sagen. Eine Wendung wie διὰ τὸ ἀνὰ μέσον σάββατον in einem Dokument jüdischer Soldaten (Nr. 582, ca. 50 v. Chr.) verweist auf das Bedürfnis, zugunsten der Einhaltung des Sabbats Aufträge zu verschieben. Der neue CPJ-Band schliesst neu auch literarische Papyri ein. Denn auch diese, so das Herausgeber-team überzeugend, tragen zum besseren Verständnis des jüdischen Lebens in der Zeit bei (S. 207). Freilich muss bezüglich der Herkunft gerade dieser Papyri manches offen bleiben: Der Nash-Papyrus (mit dem Dekalog und dem Schema-Gebet) wird wie zumeist, aber mit einem *caveat* im Fayum lokalisiert, ebenso die langen Septuaginta-Fragmente aus dem 1. Jh. n. Chr. (die im Übrigen auf eine fortwährende jüdische Septuaginta-Rezeption verweisen). Mutig mag die Aufnahme eines Sibyllinen-Fragments (Nr. 614) sein, das keinen eindeutigen jüdischen Marker hat (aber tatsächlich an das jüdische dritte Buch der *Oracula Sibyllina* erinnert). Wie die alten CPJ Bände bieten auch die neuen (zwei weitere, die bis in die byzantinische Zeit reichen sollen, sind geplant) zu jedem Papyrus eine englische Übersetzung mit Einleitung und Kommentar. CPJ IV ist ein für die Erforschung des (jüdischen) Hellenismus im ptolemäischen Ägypten höchst willkommenes, unverzichtbares Arbeitsinstrument.

René Bloch, Bern

Gérard Lambin: **Aspects du divin dans la Grèce antique**. Religions et Spiritualité. L'Harmattan, Paris 2021. 246 p.

Comment les Grecs anciens ont-ils pensé le divin et les dieux? Dès la première ligne de son introduction, G. Lambin reconnaît qu'il aborde un sujet déjà riche d'une bibliographie très vaste. Suffit-il de constater que ni les «savants les plus éminents», ni «les études les plus neuves» n'ont su «dissiper un certain embarras» (p. 7), pour justifier un nouveau livre? Trois exemples sont donnés pour indiquer la nature de cet «embarras»; trois exemples qui déclinent une même question: comment des penseurs grecs aussi critiques que Pindare, «homme à l'esprit profond» (p. 7), Socrate ou Plutarque ont-ils pu accorder tant d'intérêt aux mythes? La question ne tient que si l'on accepte d'opposer, sous une forme ou une autre, deux tendances de la pensée grecque, l'une plus objective pour parler de la réalité, l'autre plus mythique pour penser les dieux et cela durant une histoire

qui irait, pour l'auteur, des ancêtres des Grecs, dès le III^e millénaire av. J.-C., jusqu'à Plutarque au moins (p. 21). Dans son introduction, l'auteur oublie de rappeler les principaux travaux qui ont marqué cette réflexion: le livre d'Eric Dodds, *The Greeks and the irrational* en 1959 et celui de Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?* en 1983. Plus déroutant, le renvoi, en revanche, aux thèses de Pascal (XVII^e siècle) revus par Georges Gusdorf (p. 20) qui cherche à retrouver, par delà la Grèce, au cœur de la pensée humaine une tension entre l'aspiration à une «intelligibilité radicale» et ce «mode de vérité» autre «qui n'est pas établi en raison» et dans lequel se dévoilerait «une spontanéité originaire de l'être dans le monde» (p. 20).

Divisant son livre en six chapitres génériques qui autorisent un discours de type universaliste (les dieux uns et multiples, visibles et invisibles, les génies, les mystères, Orphée, la vie après la vie), l'auteur, riche d'une belle érudition, construit une théorie générale qui convoque dans un même élan des penseurs aussi différents que, dans l'introduction par exemple et pour ne citer qu'eux, Otto, Benveniste, Voltaire, Heidegger, Martinet, Sergent, Dumézil, Vernant, Detienne, Gusdorf, Eliade, Lévi-Strauss ... Il faut dénoncer une fabrication en trompe-l'œil dès lors que, mis sur le même plan, ces travaux, utilisés sans contextualisation, ni mention de leur spécificité théorique, semblent tous servir directement la thèse de l'auteur. Le discours de Detienne sur le polythéisme (repris largement dans le chapitre 1) n'a jamais voulu étayer l'existence d'une quelconque pensée mythique que Detienne a, par ailleurs, si fortement récusée. Autre effet en trompe-l'œil: l'auteur a raison de préciser que le terme «génie» est une traduction «faute de mieux» pour le terme grec *daimôn* (p. 81); mais on s'étonnera que, dans son chapitre sur «les génies», il traduise systématiquement *daimôn* par «génie» dans des textes, toujours traduits en français, qui vont d'Homère et des tragédies à Dion Chrysostome en passant par Platon et le corpus des inscriptions. Postuler une même traduction et donc un même sens pour un terme si souvent resémantisé par les poètes et les auteurs revient à effacer un débat interne à la Grèce et à inventer une catégorie qui n'existe que par un effet de traduction.

Rien d'étonnant alors si le livre se conclut sur un postulat qui vient vérifier l'intuition initiale pour reconnaître, au-delà de l'intelligence et de la réflexion critiques, l'existence d'un principe transcendant «impersonnel, immobile, éternel, infini»: la pensée mythique, qui, intériorisée par la philosophie, aurait permis aux premiers métaphysiciens et théologiens de se faire à la fois «philosophes et philomythes» (p. 214). Comment adhérer à une telle approche, déjà si datée, quand tant de travaux (d'ailleurs cités par l'auteur) ont remis en cause si efficacement la notion même de pensée mythique? Qu'il me suffise de renvoyer, parmi «les études les plus neuves», au volume publié par Claude Calame et Pierre Ellinger en 2017 aux Belles Lettres, *Du récit au rituel par la forme esthétique*, dans lequel plusieurs études reviennent sur Pindare, point de départ de la réflexion de l'auteur, sans s'obliger à reconnaître en lui un homme dont «l'esprit profond» (p. 7) aurait été peu compatible avec l'évocation des «mythes». L'anthropologie de la poésie grecque a largement prouvé, aujourd'hui, la corrélation des occasions rituelles et de l'évocation des histoires d'hier. La référence aux figures de l'époque héroïque dans des contextes rituels n'a rien à voir avec une pensée mythique que l'on pourrait isoler et que certains continueront de traquer comme d'autres veulent retrouver l'Atlantide. La richesse du savoir de l'auteur est en revanche incontestable, mais cela ne suffit pas toujours.

David Bouvier, Lausanne

Jacques Sesiano: An Ancient Greek Treatise on Magic Squares. Boethius 72. Steiner, Stuttgart 2020. VIII, 236 S.

I quadrati magici segnano un passaggio fondamentale tra l'aritmetica come tecnica computatoria e l'aritmetica come teoria dei numeri: disponendo n^2 numeri interi su n file e colonne uguali, essi mostrano lati e diagonalmente capaci – una volta sommate le cifre che li costituiscono – di restituire lo stesso totale. Collocando tali strutture ricorsive all'incrocio di tradizioni culturali differenti (Grecia, Persia, Cina, India, in ispecie), l'A. si sofferma sulla produzione araba di età medievale, con particolare sensibilità per la fluttuante (in-) dipendenza rispetto al pregresso greco in materia.

Dopo essenziali notizie circa le proprietà matematiche e la storia dei quadrati magici (p. 1–8), l'A. presenta la *notitia* relativa alla tradizione manoscritta dei testi che saranno presi in esame (p. 9–14): il manoscritto A (di Ankara), risalente al XIII secolo e contenente anche trattati di geometria e algebra, oltre a un commento sulla *Introduzione all'aritmetica* di Nicomaco di Gerasa (noto in Occidente mediante Boezio e in Oriente attraverso la versione araba dal siriano a cura di Thabit ibn Qurra, nel corso del IX secolo); il manoscritto D (di Delhi), già in possesso del matematico islamico Abu'l-Wafa' Buzjani (ante 997/998), che permette di integrare alcuni luoghi del precedente nonché colmare le lacune di alcune sue *fenestrae* e presenta molti casi particolari (ess.: il libro IV è dedicato a una sezione di curiosità, il libro VI indaga quadrati con parti diseguali; i libri VII e VIII, rispettivamente, si concentrano sui cubi e i triangoli magici).

A queste prime due segue la parte centrale del libro (p. 15–161), in cui si presenta l'opera di un traduttore arabo anonimo circa il metodo per costruire quadrati magici: testo arabo (con apparato critico in pedice), traduzione inglese a fronte con note essenziali in calce, numerosi diagrammi esplicativi. L'edizione permette di apprezzare l'impianto concettuale e l'architettura speculativa dell'anonimo traduttore rispetto agli scritti dei maggiori autori in materia, cioè del citato Buzjani e di Ahmad al-Antaki (parimenti in X secolo): mentre Buzjani si muove su un livello più generale, a tratti introitale, senza emanciparsi da un unico modello per inventare quadrati magici, Antaki per converso risulta elaborare casi complessi, distribuiti su almeno tre livelli di crescente complessità. Questo stato di cose non dovrà tuttavia trarre in errore, giacché Buzjani supera Antaki nel tentativo di fornire un'argomentazione fondazionalistica alla teoria che va esponendo, quando invece Antaki – verisimilmente riproducendo una fonte greca – si produce sul terreno di un affinamento della tecnica di calcolo, meno preoccupandosi del dato epistemologico.

Emergerà qui il dato centrale del presente studio, cioè a dire quale livello di matematica venga espresso dai quadrati magici; si può credere con l'A. (p. 10) che le vette di Euclide, Archimede e Diofanto siano del tutto estranee all'asse della produzione in indagine, la quale piuttosto si distingue per la capacità di prospettare «perfectly what would be called today “democratization of knowledge”».

Nondimeno, la tecnica di calcolo sottesa ai casi prospettati è tutt'altro che elementare, pervenendo a configurarsi non di rado quale un'espressione di virtuosismo e di controllo delle proporzioni che informano i numeri nel loro dilatarsi e comprimersi, entro un ordine ricorsivo e stabile. In forza di ciò non sarà difficile immaginare il passaggio dall'ambito puramente matematico all'alveo degli amuleti, in cui i quadrati magici trovano attestazione.

Si tratta di un libro coraggioso, che si avventura con dettaglio ma senza pedanteria su un terreno scosceso e irto di ostacoli, segnalandosi per quanto dice e anche per quanto

evoca, nelle more della sua esposizione: è, questo, segnatamente il caso del rapporto con il citato Nicomaco, che interviene fin dal § 0 del trattato (p. 17, commentata alle p. 163–164), laddove viene dichiarata dall'estensore arabo la sua familiarità con il soggetto dei quadrati magici a partire dalla figura di ordine tre menzionata dall'*Aritmetica* del Geraseno. Si apre qui uno spiraglio non inconferente per più partite analisi sul transito tra la temperie greca e quella araba sul punto in questione.

La quarta e ultima sezione del libro contiene un articolato commento generale (p. 163–219); chiudono un glossario arabo e indici.

Tiziano Ottobri, Bergamo

Claude-Éric Descœudres: Erasmus von Rotterdam. Adagia / Sprichwörter. Schwabe, Basel 2021, 6 Bde, XXXIII, 2640 S.

Les *Adages* d'Érasme sont un recueil de proverbes grecs et latins puisés aux meilleures sources de l'Antiquité. La dernière édition publiée du vivant de l'auteur rassemble plus de 4500 proverbes. Après sa mort (1536), les *Adages* deviendront l'un des plus grands succès de librairie de la Renaissance. Érasme donne le titre de chaque adage, les références aux auteurs où il figure, puis, d'ordinaire, un commentaire philologique et moral dont la longueur peut aller de quelques mots à plusieurs dizaines de pages.

Et voici la première édition traduite en allemand de l'ensemble des adages, un véritable travail d'Hercule, pour reprendre le titre du n° 2001, *Herculei labores*. Ce qui rend ces six volumes si précieux, c'est qu'ils mettent le trésor de sagesse que constituent les *Adages* à disposition d'un public bien plus large que celui des rares spécialistes encore capables de lire couramment le latin, et ce dans un allemand précis et élégant (jugement confirmé par des germanophones natifs). Le fait que la traduction soit plutôt proche du texte latin facilite en outre la lecture parallèle, les deux versions étant imprimées en regard l'une de l'autre. On se souvient qu'en 2011 a paru une édition traduite en français de l'ensemble des adages, sous l'égide de J.-Chr. Saladin; mais elle est le fait de plus de 60 traducteurs, ce qui la rend quelque peu inégale, au contraire de celle de Cl.-É. D., qui a su garder tout au long des six volumes une excellente qualité scientifique.

Le texte latin est celui de la monumentale édition critique des œuvres complètes d'Érasme (généralement abrégée ASD, pour «Amsterdam»: *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, Amsterdam, North-Holland Publ. Co, 1969–), dont Cl.-É. D. a choisi de conserver la graphie (avec notamment la particularité que le *u* initial, majuscule ou minuscule, est toujours écrit *v*). Des notes indiquant les sources sont placées à la fin de la traduction de chaque adage – ajouter des notes explicatives sur les *realia* ou les personnages aurait supposé un travail énorme, qu'on ne saurait exiger d'une telle édition. La mise en page est élégante et soignée, avec un titre courant indiquant sur la page de droite le numéro de l'adage et son énoncé, et sur la page de gauche la chiliade et la centurie dans lesquelles on se trouve (p. ex. «Chiliadis primae centuria II», c'est-à-dire: «deuxième centurie de la première chiliade») – Érasme en effet avait classé ses adages par séries de 100 (centuries) et de 1000 (chiliades).

Le premier volume s'ouvre sur une brève introduction (un peu plus de trois pages), suivie d'une bibliographie. Dans l'introduction, Cl.-É. D. présente les *Adages* et expose les principes de son édition. D'aucuns seront tentés de faire remarquer qu'une si brève introduction ne rend pas justice au chef-d'œuvre d'Érasme; nous dirons quant à nous que le but de Cl.-É. D. n'est pas d'écrire sur Érasme (il existe déjà de nombreux excellents ouvrages sur les *Adages*), mais de lui laisser la parole. La bibliographie quant à elle se

limite aux éditions et traductions consultées par Cl.-É. D. (plus de 160 auteurs ou recueils divers, qui ont tous servi de sources à Érasme); quelques brèves indications bibliographiques sur les éditions et traductions (en diverses langues) antérieures à nos volumes sont comprises dans l'introduction. On notera donc l'absence presque totale de littérature secondaire. À la fin du sixième et dernier volume figurent un index des proverbes latins, un index des proverbes grecs, un index général des proverbes (en allemand), ainsi qu'un index des noms propres.

Nous ne pouvons qu'espérer que ces six gros volumes attireront quelques particuliers (fortunés ...) désireux d'explorer cette mine d'or que sont les *Adages*. Ce qui est certain, c'est que toute bibliothèque publique qui se respecte se doit de les acquérir.

David Amherdt, Fribourg

Lucie Claire: Marc-Antoine Muret lecteur de Tacite. Éditer et commenter les *Annales* à la Renaissance. Droz, Genève 2022. 614 p.

Tacite était un auteur mésestimé à la Renaissance, tant pour son style jugé obscur que pour le contenu de ses œuvres (ses médisances sur les chrétiens lui étaient notamment reprochées). On lui préférait Salluste, Tite-Live ou même Valère-Maxime. Pourtant, peu à peu, les humanistes commencèrent à faire une place à Tacite dans le canon des grands historiens antiques. Il fallut pour cela l'intervention de grands noms de l'humanisme, comme Jean Bodin ou Juste Lipse. La recherche a toutefois oublié le rôle de l'un d'entre eux pendant très longtemps: il s'agit du Français Marc-Antoine Muret (1526–1585), professeur à Rome, qui donna un cours sur Tacite, édita les deux premiers livres des *Annales* et laissa des annotations sur les œuvres de l'historien (sur Muret, voir aussi les études réunies dans *Marc Antoine Muret, un humaniste français en Italie*, Genève 2020). Cette lacune est désormais comblée par l'étude riche et fort bien menée de Lucie Claire.

Dans l'introduction (p. 11–21), l'auteure fait le point sur les travaux scientifiques consacrés à Muret et Tacite, puis énonce les lignes directrices de son étude visant «à montrer la dimension paradigmatique qui existe dans cette lecture que Muret fait de l'historien latin, tant au niveau synchronique que diachronique» (p. 17). Le chapitre liminaire (p. 25–56) retrace l'histoire des écrits de Tacite depuis l'Antiquité jusqu'à l'*editio princeps*. Si en soi ce chapitre n'apporte pas grand-chose de neuf à notre connaissance de la tradition tacitéenne, il a cependant le mérite d'en fournir un aperçu fort pratique pour le lecteur. Au chapitre liminaire succèdent dix chapitres répartis en trois parties, qui constituent le cœur du travail de Lucie Claire. La première partie (p. 57–222) contient trois chapitres consacrés aux travaux des humanistes qui se sont intéressés à Tacite avant Muret. Le premier chapitre (p. 59–112) traite des éditions des *Annales* et des *Histoires*, le deuxième (p. 113–162) des commentaires, le troisième (p. 163–220) de la tradition historiographique et pédagogique autour de Tacite. Toute cette partie est essentielle pour comprendre comment l'historien était lu, à quels modèles il était comparé et à quelles critiques il était soumis. Les réticences de nombreux humanistes à l'égard de Tacite s'expliquent ainsi par le fait que l'historien est absent de la tradition scolaire et du canon historiographique, et que son style ne correspond pas aux critères cicéroniens en matière d'écriture de l'histoire. La deuxième partie (p. 223–411) se concentre sur les trois types de travaux de Muret sur Tacite: ses recherches textuelles (chapitre IV, p. 225–315), sa leçon d'introduction aux *Annales* (chapitre V, p. 317–379) et son commentaire aux *Annales* (chapitre VI, p. 381–411). On saluera l'effort de l'auteure pour donner la forme la plus claire possible à ses résultats, parfois présentés sous forme de tableaux (par exemple les

annotations manuscrites de Muret sur le texte de Tacite, p. 234–244). Mentionnons aussi l'édition des parties des *Variae lectiones* concernant Tacite (p. 262–289) et celle du discours introductif de Muret à son cours sur Tacite (p. 334–379), toutes deux accompagnées d'une traduction française évidemment bienvenue. Ensuite, ce sont les enjeux et les apports de Muret aux études tacitéennes qui sont présentés dans la troisième partie (p. 413–537): l'auteure examine tout d'abord la contribution de Muret à l'établissement du texte de Tacite (chapitre VII, p. 415–440), puis ses efforts pour réhabiliter l'historien antique (chapitre VIII, p. 441–462), sa conception de l'histoire (chapitre IX, p. 463–488) et enfin le succès de ses travaux auprès de ses contemporains (chapitre X, p. 489–534). La conclusion (p. 539–549) prolonge en quelque sorte le dernier chapitre en traitant de la fortune à plus long terme des travaux de Muret, redonnant ainsi à cet humaniste sous-estimé la place qu'il mérite dans les études tacitéennes. Lucie Claire ne cède cependant jamais à la tentation de faire de Muret un héros incompris: elle met en lumière autant les faiblesses que les forces de sa méthode humaniste. L'ouvrage comprend enfin une bibliographie très complète (p. 551–593), un index des noms de personnes jusqu'en 1650 (p. 595) et un index des passages de Tacite (p. 605–610).

Kevin Bovier, Fribourg

Tam discretus quam egregius. Hommage au Professeur Lambert Isebaert. Première partie. Textes réunis et édités par Herman Seldeslachts et Toon Van Hal. Les Études Classiques 88. Société des Études Classiques, Namur 2021. 492 p.

La revue namuroise *Les Études classiques* a consacré son tome 88 à la première partie des mélanges *Tam discretus quam egregius. Hommage au Professeur Lambert Isebaert*, publiés sous la direction de Herman Seldeslachts et de Toon Van Hal. Lambert Isebaert, professeur honoraire aux universités de Namur, Louvain-la-Neuve et Leuven, a célébré en 2020 ses soixante-cinq ans. Spécialiste de grammaire comparée des langues indo-européennes, il a publié de nombreuses études sur des langues fort diverses et s'est également intéressé à l'histoire de la linguistique et à la littérature moderne en langue latine.

La variété de ses intérêts est bien représentée dans le fascicule qui lui est offert par deux de ses collègues, de part et d'autre de la frontière linguistique belge. Le tome paru en 2020, première partie d'un ensemble dont la suite a été publiée l'année d'après, comprend ainsi des recherches de linguistique comparée, consacrées surtout au Proche-Orient ancien de langue indo-européenne ou non, des études de philologie classique relatives aux littératures grecque et latine antiques, avec une ouverture vers l'histoire ancienne, et enfin plusieurs articles consacrés au néo-latin, en l'occurrence à partir de la vaste tradition savante des anciens Pays-Bas. Ce dernier point fait partie des centres d'intérêt majeurs du récipiendaire pour qui l'étude des langues anciennes prend tout son sens comme poursuite d'une pratique lettrée qui ne s'est jamais interrompue dans nos régions. Le lecteur du volume percevra ainsi non seulement un écho des travaux scientifiques de Lambert Isebaert dans toute leur richesse, mais aussi une démonstration de leur enracinement dans une longue tradition érudite et littéraire qui unit les deux grandes aires linguistiques de l'actuelle Belgique depuis la Renaissance.

Emmanuel Dupraz, Bruxelles

Bibliothèque idéale des mets et des mots. Parler, boire et manger dans l'Antiquité, d'Homère à Fortunat, évêque de Poitiers. Textes rassemblés et présentés par *Catherine Schneider*. Les Belles Lettres, Paris 2021. 446 p.

Cet élégant recueil au titre alléchant embrasse toute l'Antiquité, illustrant la permanence dans les sociétés antiques de ce goût de l'échange d'idées, de la dispute contradictoire, mais toujours respectueuse et bienveillante, qui a pour cadre les plaisirs gastronomiques du banquet. Comme le dit si bien S. dans son avant-propos, les Anciens n'ont jamais considéré la nourriture comme un plaisir solitaire. Mets et mots sont indissociables, le plaisir de la table allant de pair avec la jouissance intellectuelle. C'est que, selon le mot de Démocrite, le poisson mangé en commun n'a pas d'arêtes. La société chrétienne ne dérogera pas à cet usage. L'esprit du *Banquet* de Platon est toujours vivant à la table des évêques et des moines ainsi qu'en témoigne cette anthologie qui nous guide à travers la variété des débats entre convives et des plats dont ils font leurs délices. Elle nous éclaire aussi sur les règles qui président au bon déroulement de ces réunions festives, comme par exemple la recommandation de Plutarque à propos de la place à attribuer aux différents convives: elle ne doit pas dépendre de leur rang social mais de leurs affinités personnelles.

Au bonheur du lecteur concourt également la qualité des traductions empruntées souvent à la CUF mais aussi à des éditions plus anciennes. S. y apporte des retouches bienvenues et propose en outre quelques traductions de sa plume (le tout signalé dans la bibliographie qui suggère aussi un certain nombre d'études souvent récentes sur le sujet). S'ajoutent au confort de la lecture d'excellentes introductions qui ne sont pas des reprises de dictionnaires mais des réflexions judicieuses sur le texte présenté et son auteur. Signalons aussi les titres qui chapeautent chapitres et textes. Leur formulation enjouée est une invitation à participer au banquet.

Voilà un livre bienvenu en ces temps où d'aucuns voudraient, même à l'Université, bâillonner la libre expression et la saine controverse qui sont la marque première d'une société civilisée.

Philippe Mudry, Lausanne

Les *progymnasmata* en pratique, de l'Antiquité à nos jours = Practicing the *progymnasmata*, from Ancient Times to Present Days. Sous la direction de *Pierre Chiron* et *Benoît Sans*. Études de Littérature Ancienne 27. Rue d'Ulm, Paris 2020. 552 p.

Nés dans la Grèce classique, pratiqués sous diverses formes durant plus de deux millénaires, les *progymnasmata* sont des exercices préparatoires servant de support à l'enseignement de la rhétorique. On en compte douze, de difficulté croissante, dans la liste devenue canonique d'Aphthonios: fable, récit, chrie, maxime, contestation (et confirmation), lieu commun, éloge (et blâme), parallèle, éthopée, description, thèse et proposition de loi. Ils y sont en outre assortis d'exercices dits d'accompagnement (lecture, audition, paraphrase, élaboration, contradiction) et de diverses manipulations discursives (invention, transformations) et métadiscursives (développements critiques). Le volume paru rassemble vingt-neuf contributions en français et en anglais des meilleurs spécialistes internationaux du sujet, réunis en colloque à l'université Paris-Est Créteil en 2018, dans une double perspective, historique, mais aussi contemporaine et expérimentale, toujours centrée sur la pratique de ces exercices et plus précisément sur «les diverses façons dont ce dispositif a été et est encore mis en œuvre, en totalité ou non, par qui, pour qui, pourquoi et avec quels résultats» (avant-propos, p. 7). La première partie du recueil déroule vingt-cinq siècles d'histoire des *progymnasmata*, depuis les sophistes grecs jusqu'au

XIX^e siècle européen. En plus du lexique, de quelques exercices classiques (éloge, éthopée, ekphrasis, déclamation) et de manuels célèbres, tels ceux de Quintilien, d'Aphthonios, ou de Priscien, elle enquête en terrain moins connu, ou parfois encore méconnu : corpus papyrologique, traités scolaires d'Emporius, époques médiévale et renaissance, illustrées tant par la Byzance du XII^e siècle ou l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille que par l'œuvre de Rabelais et l'humanisme espagnol. La seconde partie du recueil quitte la perspective strictement diachronique pour se concentrer sur la réactualisation contemporaine de ces exercices au travers d'expérimentations fécondes, menées un peu partout dans le monde occidental (Belgique, France, États-Unis, Suisse et Suède) dans des contextes pédagogiques et institutionnels variés. Elle s'achève par une étude pionnière sur la neuropédagogie, qui ouvre des perspectives nouvelles vers les sciences cognitives et permet de valider scientifiquement tout l'apport possible de cette pratique bimillénaire à l'éducation du futur. L'enquête menée met ainsi en relief ses grandes vertus : sa plasticité, sa robustesse et surtout la profondeur d'un dispositif éducatif également susceptible de servir d'« antidote à certains poisons contemporains » (p. 10) instillés par les réseaux sociaux, et à en combattre les effets pervers. En ce sens, outre son originalité et sa haute teneur scientifique, ce volume fait véritablement œuvre de salut public. On espère que ce message-là, aussi, sera entendu.

Catherine Schneider, Strasbourg

Psychologie de la couleur dans le monde gréco-romain. Volume édité par Katerina Ierodiakonou avec la collaboration de Pascale Derron. Fondation Hardt, Vandœuvres 2020. XII, 404 p.

En 2020, la collection de la Fondation Hardt publie les actes d'un colloque tenu à Vandœuvres sur un sujet qui n'a de cesse de préoccuper physiciens, philosophes, historiens, archéologues et artistes, de Newton et Goethe au dossier du dernier numéro de la revue en ligne *Sigila*: la couleur. Fidèles à leur tradition, les entretiens ont été réunis sous la conduite d'une spécialiste de la question travaillant à un ouvrage sur les théories anciennes de la couleur. L'optique choisie est celle d'interroger un aspect peu sinon pas abordé pour le monde gréco-romain, celui de la psychologie des couleurs. Ce sont les émotions que suscitent les couleurs, l'expression de ces émotions et les changements qu'elles provoquent qui sont investigués à partir d'auteurs antiques jusqu'à la couleur telle qu'abordée actuellement en psychologie.

M. M. Sassi explore d'abord « le charme indiscret de la luminosité des premiers Grecs à Platon ». Parménide, Empédocle et Gorgias font apparaître les couleurs comme constituantes ou dissimulatrices de la vérité, selon une opinion que suivra Platon, la nuanciant en fonction de la nature de certaines couleurs. Comme la musique, la couleur est chargée d'associations symboliques et de significations émotionnelles. Le mot *chrôma*, la « couleur » au V^e siècle av. J.-C., en donne l'illustration associée au mot *chrôs*, la « peau » mais aussi le « teint » dans les poèmes homériques, souvent qualifié de *leukos*, une nuance de blanc autant qu'une forte brillance, à l'opposé de *melan*, « noir » et « sombre ». Les discussions sur les couleurs chez Platon en font un *colour lover* : les couleurs sont la voie par laquelle la forme de la beauté se manifeste aux humains durant leur vie sur terre. Par la brillance, les couleurs pures, situées aux limites du monde sensible, dans les régions du mythe, se distinguent des couleurs naturelles. Aristote pour sa part tient compte des pouvoirs affectifs des couleurs : elles sont source de plaisir et de bonheur dans l'*Éthique à Nicomaque*, souligne E. Cagnoli Fieconi, un plaisir qui ni ne

corrompt ni ne rend sage. Aristote fait une différence entre les pouvoirs affectifs des couleurs et ceux des images comme objets mimétiques. À la différence de la couleur, l'image doit passer par un intermédiaire interprétatif, trompeur ou associatif. La couleur nous touche sans autre intervention, alors que l'image est trop simple ou trop complexe pour nous affecter immédiatement. Les fragments du traité disparu de Théophraste *Sur les créatures changeant de couleur* permettent à K. Ierodiakonou de pointer une différence entre caméléon et pieuvre, le premier montrant une réaction automatique alors que la seconde manifeste un but à atteindre. Plutôt qu'une explication psychologique, Aristote invoque un mécanisme physiologique à l'origine de ces changements, soulignant l'importance du sang alors que Théophraste privilégie la théorie du *pneuma*. Plutarque, le plus suivi postérieurement, opte pour une influence des conditions extérieures dans le changement des particules de la peau. Chez Pausanias, les couleurs ne sont pas absentes comme on l'a souvent dit. P. Jockey en fait le catalogue, relève les procédés utilisés, le contexte et les émotions suscitées par les éléments décrits, renvoyant lecteur et narrateur à l'admiration, la curiosité, l'étonnement ou l'horreur. À propos de la sculpture peinte, les travaux de Vinzenz Brinkmann auraient mérité d'être cités (p. 135 et 143), de même que ce n'est pas le bois qui contraste avec le marbre d'une statue acrolithe mais les textiles dont il était recouvert (p. 138); l'exotisme du rouge cinabre reste quant à lui à prouver. Chez Philostrate dans ses *Images*, les couleurs sont capitales dès le *prooemium*: c'est elles qui sont à l'origine des formes de la peinture. A. Rouveret en examine les usages et fonctions dans le texte du philosophe pour en distinguer le but: servir autant à séduire qu'à éduquer par l'emploi d'une rhétorique picturale sophistiquée. L'analyse des tableaux fait ressortir le jeu subtil entre voir et décrire, contrastes, ombre et éclat, au bénéfice de l'essentielle mimésis de l'artiste. Si le fond grec reste premier pour l'A., il serait intéressant de développer la réflexion en tenant compte des œuvres sévériennes contemporaines de Philostrate. Quel est d'ailleurs l'effet de la couleur chez les Grecs réunis en communauté pour un rituel? Dans un tel cadre, les trois couleurs les plus significatives qu'atteste l'épigraphie, le blanc, le noir et le rouge, sont-elles donc invoquées pour accéder à l'invisible? A. Grand-Clément analyse les liens que chacune des trois couleurs tisse avec les émotions, les mettant en relation avec le contexte des rituels dans lesquels elles se manifestent, réunies en *poikilia* sous la blancheur éternelle de l'Olympe. Ce blanc se connote différemment suivant les époques, devenant signe de prestige chez les Romains pour laisser la place au rouge pourpre à l'époque impériale. D. B. Wharton analyse la notion de prestige sous l'Empire romain, son lien avec l'acquisition d'objets et les termes colorés qui le marquent, changeant avec le temps. Dans les ouvrages sur l'agriculture par exemple, Caton ne mentionne pas le bleu, ce que fait Columelle, absence que nous mettrions en relation avec le fait que le bleu n'interviendra plus largement dans la décoration romaine qu'au I^{er} siècle av. J.-C. Les noms des couleurs, suivant les contextes, évoquent alors des émotions variées comme le désir d'acquérir, l'admiration, l'envie, le mépris et même la colère. Choisir des termes de couleurs n'est donc pas sans conséquence et reflète une culture: suivant le récit à transmettre, les couleurs révéleront des nuances physiques qui interviendront dans l'évaluation morale de leur émetteur. Cicéron connaît d'ailleurs tout du langage du corps. D. Reitzenstein porte dès lors son attention sur les mauvaises couleurs chez les historiens romains, qui s'opposent aux bonnes pour montrer à qui l'on a affaire. Ne pas parler de couleur devient finalement un signe de romanité, de santé et de vertu. En épilogue, C. Mohr et D. Jonauskaite s'arrêtent à la recherche contemporaine en psychologie sur la couleur et les affects et leur lien avec les écrits grecs et romains an-

tiques. Un phénomène psychologique universel s'en dégage autant du point de vue diachronique que multirégional ou multiculturel, invitation à favoriser la multidisciplinarité.

Fort utilement, chaque chapitre est agrémenté d'une bibliographie fournie sur le sujet traité et les discussions menées lors des entretiens sont entièrement reproduites, apport non négligeable et trop souvent laissé de côté dans les transcriptions de colloques. Tout aussi utiles, un index des auteurs et des textes anciens cités est donné en fin de volume, un index des inscriptions et un autre des noms de lieux, de personnes et de divinités, reflétant bien par là la veine historique et philologique pour ne pas dire épigraphique à l'origine des rencontres.

Michel E. Fuchs, Lausanne

Leighton D. Reynolds/Nigel G. Wilson (éds): **D'Homère à Érasme. La transmission des classiques grecs et latins.** Nouvelle édition de la traduction de Claude Bertrand et Pierre Petitmengin revue, mise à jour et augmentée à partir de la 4^e édition anglaise par Luigi-Alberto Sanchi et Aude Cohen-Skali. Avant-propos de Nigel G. Wilson. Bibliothèque d'Histoire des Textes. CNRS Éditions, Paris 2021. 304 p.

Scribes & Scholars ist schon lange ein Klassiker. Die Verfasser gelten als Autoritäten sowohl in Überlieferungs- und Textgeschichte als auch in Editionstechnik. Sie stecken den Rahmen thematisch und chronologisch breit ab, und sie schreiben leserfreundlich. Übersetzt wurde der *Guide* in mehrere Sprachen, zuletzt auch ins Chinesische. Für die Zweitauflage der französischen Version (1984) zeichnen neue Herausgeber verantwortlich, unterstützt von einschlägigen Fachkollegen. Das «update» aufgrund der englischen Vorlage (4th ed., 2013) betrifft vor allem die bis 2020 erfassten bibliographischen Angaben im Anmerkungs- und Literaturverzeichnis zu den einzelnen Kapiteln und in den «Lectures complémentaires». Denn sowohl die antike und humanistische Gelehrsamkeit als auch die kulturgeschichtlichen Bedingungen, unter welchen die Nachwelt sich mit griechischer und lateinischer Literatur beschäftigte, haben in letzter Zeit – gefördert durch die neuen elektronischen Hilfsmittel – vermehrt das Forschungsinteresse auf sich gezogen. Auch die politischen Umwälzungen gingen an der Revision nicht spurlos vorbei: So heisst der Codex der Uspensky Evangelien nicht mehr «Leningrad, gr. 219», sondern «Petropolitanus gr. 219» (S. 56). Zur leserfreundlichen Benutzbarkeit trägt ferner bei, dass Beiträge in Zeitschriften nun mit dem vollen Titel zitiert werden. Von nachgetragenen Neuentdeckungen abgesehen unterscheidet sich die Neuauflage von ihrer Vorgängerin im Narrativ wenig; geblieben ist auch der «esprit gaulois» wie etwa die Erwähnung von «Pépin le Bref» als Zeitgenosse des chinesischen Dichters Li Po (S. 49) oder «Dieu merci» (S. 42) für engl. «fortunately».

Wie in der Erstauflage gibt es einen «Index général» und einen «Index des auteurs modernes», der vor allem das Auffinden relevanter Sekundärliteratur erleichtert. Allerdings enthält dieser nicht bloss neue Einträge, sondern es wurden auch Namen wie Harlfinger, D. und Theodoridis, Chr. ausgemustert; warum? Dass in den Anmerkungen zum Kapitel «Critique textuelle» das von Richard Tarrant engagiert geschriebene *Enchiridion Texts, editors, and readers. Methods and problems in Latin textual criticism* (Cambridge 2016) fehlt, dürfte nicht mehr als ein Versehen sein.

Diese «minuties» schmälern in keiner Weise den Dank an die Herausgeber, den Klassiker *Scribes & Scholars* der französischsprachigen Gemeinschaft der Philologen aufdatiert wieder zugänglich gemacht zu haben.

Margarethe Billerbeck, Fribourg